JEAN-MARIE AUBRY

LES BATAILLES DE FLEURUS

LES TROIS VICTOIRES FRANCAISES

EXPOSITION JUIN 2003

LE MONUMENT AUX TROIS VICTOIRES FRANCAISES

JUIN 2003

A MONSIEUR **RAYMOND PAULUS** ,
INSTITUTEUR A LIGNY,
« A CŒUR VAILLANT RIEN D'IMPOSSIBLE. 1963 »

Exemplaire n° -- /15

Reproduction totale ou partielle interdite sans autorisation écrite de l'auteur.
Jean-Marie AUBRY, 107-109. rue du Bas 6220 Heppignies - Belgique.

Dépôt légal
D/2003/9903/4
Jean-Marie Aubry, éditeur – rue du bas 107-109 à 6220 HEPPIGNIES-FLEURUS.
C.H.E.F. **C**ercle d'**H**istoire des **E**nvirons de **F**leurus.

Le souvenir

NAPOLEONIEN A FLEURUS

LE CHÄTEAU DE LA PAIX A FLEURUS

LE MONUMENT AUX TROIS VICTOIRES FRANCAISES
ET LE MOULIN NAVEAU A FLEURUS

LES BATAILLES DE FLEURUS

LES TROIS VICTOIRES FRANCAISES

EXTRAITS DE DOCUMENTS DE L'EXPOSITION DE JUIN 2003

LE MONUMENT AUX TROIS VICTOIRES FRANCAISES

Jean-Marie AUBRY, Juin 2003

Remerciements

Comme dans tout travail de cette ampleur, la collaboration de tout un groupe d'ami du C.H.E.F. (**C**ercle d **H**istoire des **E**nvirons de **F**leurus) fut largement de mise.
Qu'ils trouvent ici, dans ces quelques lignes ma reconnaissance de leurs dévouements malgré les embûches, qui viennent toujours agrémenter la préparation et le montage d'une exposition, que nous avons du résoudre par période.

Plus de 850 documents furent présenté au publique, du 28 juin 2003 au 15 novembre 2003, et plus de 2350 personnes, dont 1250 en visite guidée, sont venues voir l'exposition.

Merci à tous et particulièrement à
La ville de Fleurus pour la salle et particulièrement l'O.C.T.F. et sont échevin du tourisme Philippe Florkin,
A Thierry Dumont pour le texte et les gravures sur la période 1622
A Pierre Prévot pour l'aide qu'il ma apportée dans les textes sur la période 1690 & 1794
A Emmanuel Charles, pour le document sur la médaille de sainte Hélène
A Didier Depelchin pour les textes, documents et le montage sur la période de 1815
A l'ami internaute, qui veut resté anonyme, sans qui une partie des documents du C.H.A.T. de Vincennes ne seraient pas présentés PAR NOS SOINS à l'exposition,
Et aux quelques autres personnes pour l'aide apportée aux montages ou lors des W-E de garde pour les heures d'ouverture de l'exposition en juillet et août, que parfois j'oublie,
Philippe, Franco, Marc & Philippe, merci

Suite aux demandes de visite complémentaire arrivée tardivement, au succès, l'exposition renouvelées en partie, sera représentée en juin, juillet et août 2004.

Merci aussi aux personnes qui ne font que promettrent du « du vent…… ou victimes du négativisme, ils pourront ainsi se reconnaître ».

Jean-Marie Aubry

Les batailles de Fleurus.

1. **Au Moyen-Age.**

La première bataille connue date du XIV^{è} siècle. Le comte de Namur entra dans une coalition formée contre le duc de Brabant. La guerre dura de 1325 à 1333. Au cours de leurs chevauchées, les Namurois ravagèrent la partie brabançonne de la terre d'Aiseau ; le seigneur Baudouin d'Aiseau se vengea en brûlant Fleurus.
La ville fut à nouveau incendiée en 1356 par le même seigneur.

2. Le XVIe siècle et les guerres de religions.

Fleurus devint un champs de bataille pour les armées de l'Europe.
En 1554, le roi de France Henri II envahit les comtés de Namur et de Hainaut. Il passa à Fleurus qui dut subir les horreurs du pillage. Ces mêmes troupes françaises repassèrent en 1556 pour piller et incendier notre ville.
Le 18 octobre 1568, le passage des troupes de Huguenots (protestants) français fut la cause d'une nouvelle destruction de Fleurus.

En 1572, la ville et les environs eurent à souffrir énormément du passage et du séjour des troupes du prince d'Orange et puis du duc d'Albe : dévastation des campagnes, razzia des chevaux, du bétail, des provisions et pillage complet.
En 1576, les troupes espagnoles pillent la ville.

En 1578, la ville est complètement pillée, saccagée et incendiée par les troupes de l'archiduc Jean Casimir, prince palatin. L'église est aussi incendiée. Les cruautés dépassèrent tout ce qu'on avait vu. Les fermes et habitations des quartiers de Fleurjoux et Martinroux furent pillées et à moitié détruites. Lors de cette mise à sac, la plupart des archives furent brûlées.

En 1582 et 1586, nouveaux passages de troupes dévastatrices. Des troupes de mercenaires non payées se servent sur le pays.

En 1595, la halle et une bonne partie de la ville sont incendiées par les troupes du prince d'Orange. Cependant, une partie de la population réfugiée dans une tour (de l'église) résista aux assaillants.

En ce début du XVII^{è} siècle, Fleurus va enfin connaître un moment de répit. Elle va commencer à se relever des désastres subis. La ville est cependant diminuée de la moitié de sa population. On reconstruisit la ville pauvrement, certaines personnes se trouvèrent même dans l'impossibilité de se refaire un logement.

La guerre de trente ans (1618 - 1648) valut à Fleurus les honneurs peu enviables d'une grande bataille. Le 16 août 1622, les troupes espagnoles de Don Gonzàlez de Cordoue l'emportent sur les luthériens de Mansfeld et de Von Halberstadt.
La ville fut à nouveau incendiée et les caves servirent d'abris aux sinistrés.

En 1635 ; les Croates envoyés par l'Empereur Ferdinand II pour combattrent les armées françaises, causèrent de grands dégâts à Fleurus et dans les environs, notamment aux fermes et aux terres de l'abbaye de Soleilmont, laissant partout les traces du plus horrible brigandage.

A partir de 1642, ce sont d'incessants passages de troupes jusque 1659. La ville se retrouve de nouveau dans une situation misérable.

3. **Les guerres de Louis XIV.**

Les guerres de Louis XIV ouvrent dans notre région ce que d'aucuns ont appelé « le siècle des malheurs ». D'abord écrasés par des impositions toujours croissantes, la ville voit de nouveau le passage des troupes à partir de 1669. Le 11 mai 1672, le roi soleil passa à Fleurus pour se diriger avec son armée vers Liège et Maastricht. Pour une fois, ce fut sans grands dommages pour les habitants. Le 16 décembre 1672, c'est autour du prince d'Orange de traverser Fleurus pour aller assiéger la forteresse de Charleroi. Les choses se gâtent en 1675, la ferme de Fleurjoux est à moitié détruite. En 1677, c'est la ferme Le Comte (Chemin de Mons) qui subit les rigueurs militaires.

Le 23 mars 1684, les troupes françaises, en représailles de dommages subis à la ville d'Avesnes, mettent le feu à une partie de la ville.

Avec la guerre de la ligue d'Augsbourg (1688 - 1697), Fleurus fut presque continuellement occupée par des troupes. En 1689, les fermes de Chassart ont à souffrir du passage des troupes françaises. Une partie des récoltes sont abîmées par ceux-ci.

La bataille du 1er juillet 1690 voit la victoire du maréchal de Luxembourg sur le prince Waldeck. L'essentiel de la bataille se déroula dans la plaine de Saint-Amand - Chassart, ce qui n'empêcha pas Fleurus d'être encore à moitié brûlée et de subir quelque temps une garnison française. Une contribution de guerre de 3.000 florins dut être versée pour éviter la destruction totale de la ville. Les années suivantes, des « **fourragements** » importants durent être fournis par les habitants. Enfin, des récoltes de grains furent abîmées par les passages de troupes. Toute la région fut en ruines et il y régna la plus grande misère. Les quartiers de Fleurjoux, de Martinroux, du Campinaire et de la Marcelle furent complètements anéantis et ne se relevèrent que trois siècles plus tard !

La guerre de succession d'Espagne (1701 - 1714) fut encore plus cruelle pour notre région. En 1707, les récoltes sont à nouveau saccagées par des troupes. De plus, des soldats pillards volaient tout ce qui leur tombaient sous la main. Pendant l'hiver 1709, ce fut la famine qui décima toute la région.

4. **La période autrichienne.**

Devenue autrichienne, une longue période de paix permit à nos contrées de se reconstruire. Mais la guerre de succession d'Autriche (1740 - 1748) va ramener les passages de troupes. En 1746, la ville doit payer 6.000 florins de change pour faire face aux contributions de guerre. Malgré cela la ferme de Fontenelle est entièrement ravagée.
La guerre de sept ans (1756 - 1763) va ramener les gens de guerre, notamment des troupes françaises en 1759.

5. **La révolution brabançonne.**

Joseph II, avec ses idées trop progressistes, réussit à susciter dans notre pays un grand nombre de mécontents. Cela se termina par la création des Etats Belgique Unis le 10 janvier 1790. Les Patriotes soupçonnèrent le mayeur Folie et surtout le notaire Gautot d'être les hommes de confiance du régime autrichien. Le notaire Gautot fut arrêté comme un vulgaire voleur et emprisonné à Namur.

L'année suivante, les armées autrichiennes balayèrent l'armée des Patriotes et restaurèrent l'ancien régime.

Fleurus – 29 août 1622

LA

DEFFAITE

GENERALE DE L'ARMEE DV COMTE DE MANSFELD, & de l'Euesque d'Alberstad, par l'armée d'Espagne.

En laquelle ont esté mis & taillez en pieces plus de huict mille hommes ennemis.

La prise de l'Euesque d'Alberstad, mené prisonnier a Bruxelles.

Et autres particularitez de la bataille donnée ès Pays-Bas, prés S. Fiacre le 29. Aoust 1622.

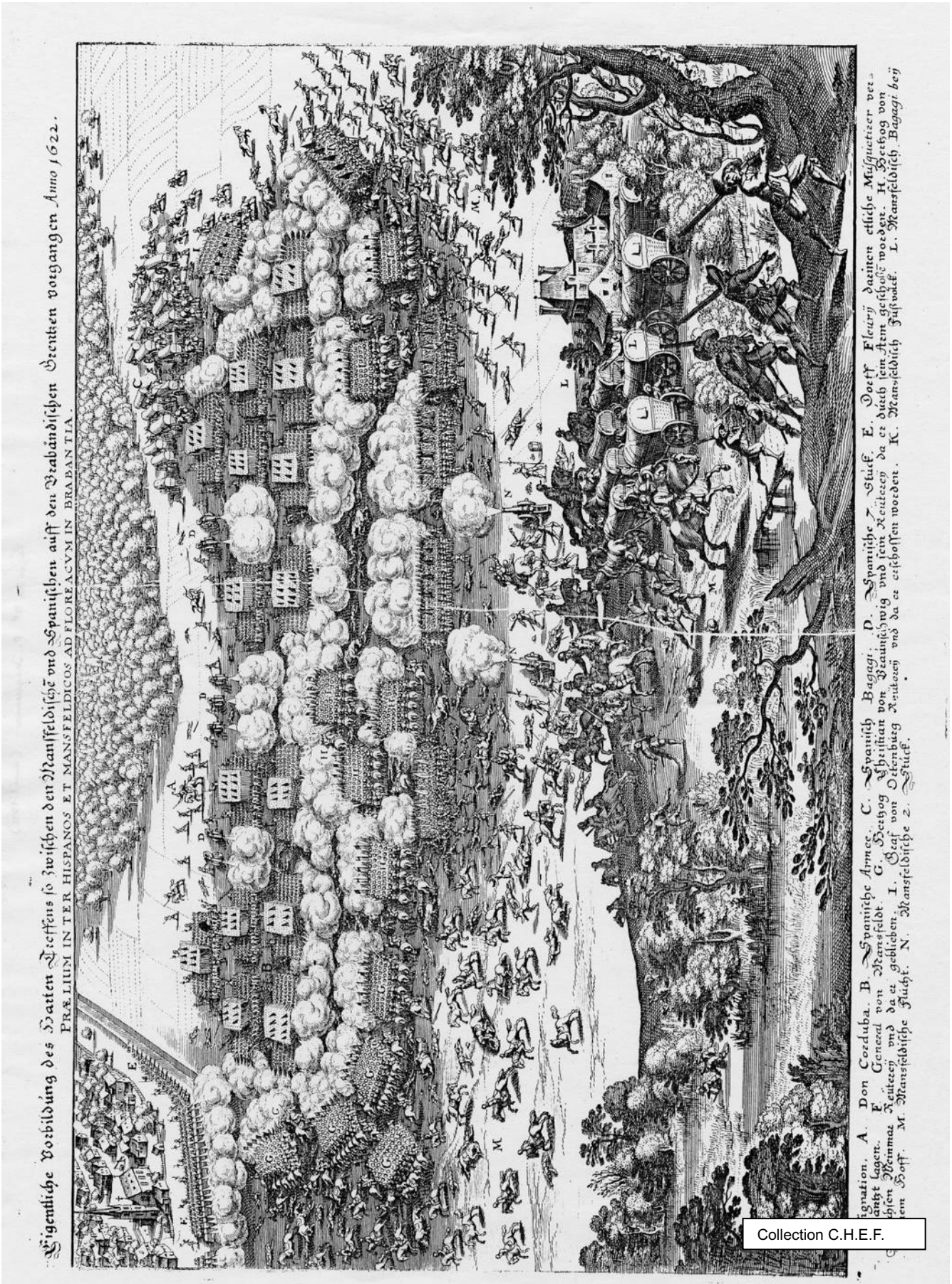
A PARIS,

Chez Pierre Rocolet, au Palais en la galerie des prisonniers.

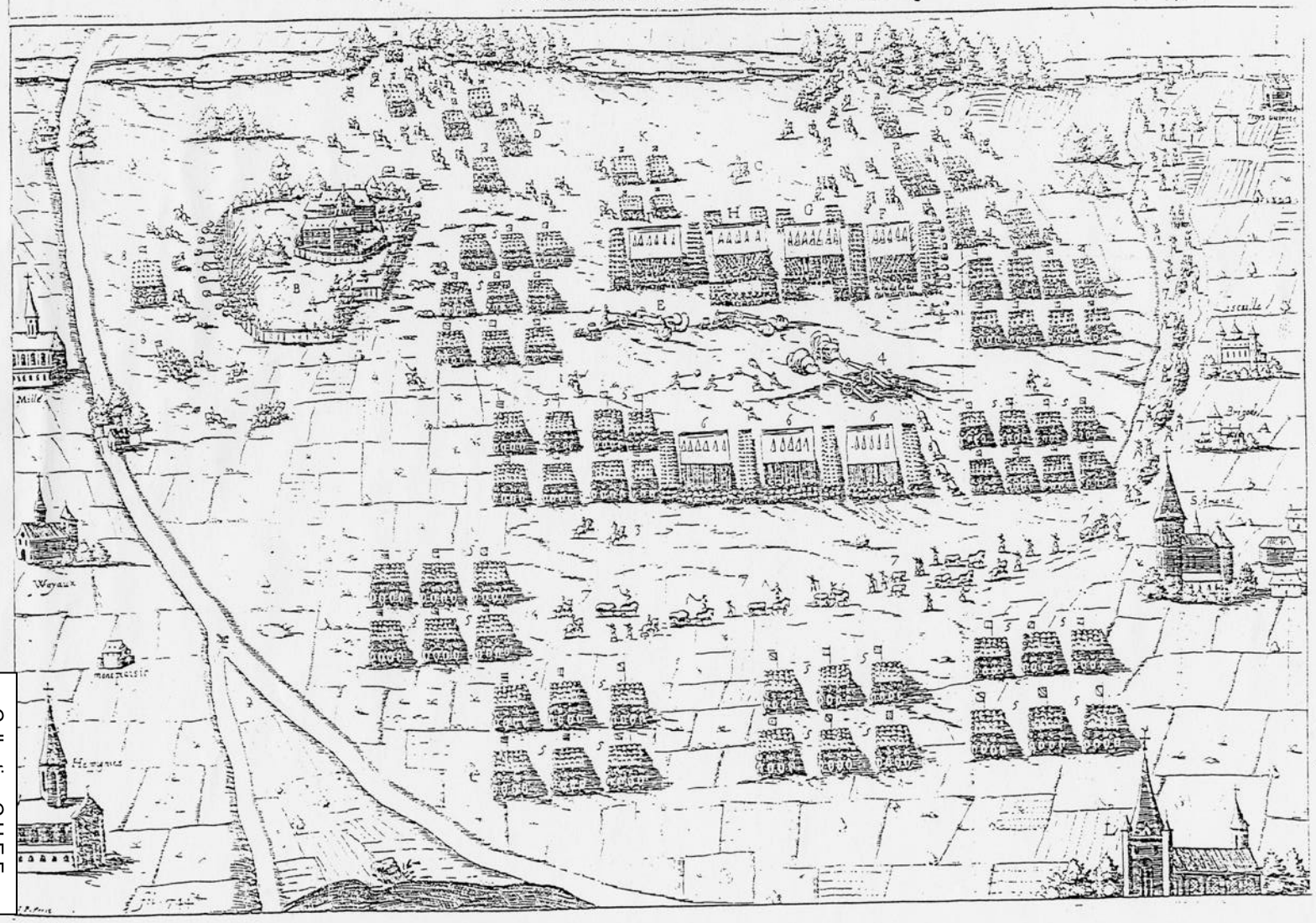
M. DC. XXII.

AVEC PERMISSION.

1622. Saint-Amand



DISPOSITION DE LA IOVRNEE DE S. AMAND COMTE' DE NAMVR, LAQVELLE PLVSIEVRS ont appellée la Iournée de Fleuru, donnée le 29. Aoust 1622. Entre l'Armée de sa Majesté Catholique, & celles de Mansfeld & de Christian Duc de Brunsvic, dit l'Euesque d'Halberstat.



A Village de S Amand.
B Cense ou ferme de Chessart de la terre de S. Amand où estoit l'embuscade des Valons.
C D. Gonzales de Cordoua Maistre de Camp General de l'armee Espagnole.
D Caualerie Espagnole rompuë, laquelle se rallia.
E Quatre demy canons faisants grand effect tout le long du combat.
L'Infanterie Espagnole, Valonne, Italienne & Allemande de ladite armée, laquelle en nombre esgal de celle de Mansfeld, & en campagne raze abandonnée de la Caualerie Espagnole, combatit cinq heures sans perdre vn pied de terre; & laquelle aussi fit recognoistre ce que les piques peuuent faire contre de la Caualerie.
F Premier bataillon faisant main droicte, composé des Espagnols, Valons & Bourguignons.
G Allemans du Colonel Foucker ou Fouckre.
H Bas Allemans des Comtes d'Emden & d'Isembourg.
I Italiens du Marquis de Campolatarro & de Carlo Spinelli.
K Caualerie de l'armee Espagnole se ralliant.
L Le village de Fleuru.

1. Mansfeld.
2. Le Duc de Brunsvic dit Halberstat.
3. Duc de Saxe de Veynmar.
4. Artillerie de Mansfeld.
5. Caualerie de Mansfeld partie en 48. gros.
6. Trois bataillons d'Infanterie.
7. Bagage de Mansfeld gagnant la Chaussee.
8. Caualerie de Mansfeld rompuë par l'embuscade Valonne.

Collection C.H.E.F.

La bataille de Fleurus du 29 août 1622

Cette bataille est peu connue du grand public. En effet, elle est absente du monument aux trois victoires françaises pour la bonne raison que… la France n'a pas participé au conflit. En effet, en 1622, la bataille met aux prises les Espagnols, catholiques et dirigeants de nos régions, contre une coalition de protestants, principalement allemands.

La guerre de trente ans (1618-1648)

En cette année 1622, la bataille de Fleurus – un 29 août – n'est qu'un des nombreux épisodes guerriers qui opposent les catholiques aux protestants. Elle suit en effet les batailles de Wiesloch, de Wimpfen (26 avril) et de Höchst (20 juin), villes situées dans le Palatinat (Allemagne).

Ces conflits s'inscrivent dans ce que l'histoire a qualifié de « guerre de trente ans ». Le protestantisme se répandant de plus en plus, les dirigeants catholiques décident de s'en prendre au principal prince converti à cette religion : l'empereur d'Allemagne Frédéric II. On fait généralement débuter la guerre de trente ans à la défenestration de Prague, en 1618, où des protestants réunis au château de Prague ont littéralement fait passer par la fenêtre, sans les tuer néanmoins, les conseillers de l'empereur d'Allemagne.

La guerre de trente ans s'achève par le traité de Westphalie (Allemagne) de 1648 qui consacre partiellement la victoire des protestants (reconnaissance d'un royaume des Pays-Bas indépendant et protestant par rapport à nos régions restées catholiques et espagnoles).

Les protagonistes de la bataille de Fleurus de 1622

Camp catholique espagnol

Le camp catholique est dirigé par **Gonsalvo de Córdoba**, dit Gonzales de Cordoba, général espagnol. Avec le comte de Tilly, célèbre général espagnol natif de nos régions (Tilly, au nord de Marbais-Brabant), il battit les protestants à Höchst le 20 juin 1622. Il décéda en 1645.

Camp protestant

Né en 1599, **Christian de Braunschweig**, dit de Brunswick, fut élu évêque (protestant) d'Halberstadt en 1616, mais consacra toute son existence à la guerre, raison pour laquelle il était surnommé « l'évêque fou ». Vaincu à Höchst, le 20 juin 1622, il s'unit au comte de Mansfeld pour livrer, en août, la bataille de Fleurus. Au cours de celle-ci, il fut atteint d'une balle dans le bras et, négligeant de se faire soigner, dut le faire amputer. Il continua à se battre pour les protestants et mourut en 1626.

Né en 1580, **Peter Ernst, comte de Mansfeld**, fut un véritable aventurier au cours de la guerre de trente ans. Il se convertit au protestantisme en 1610 et se battit plusieurs fois contre Tilly avant de passer à la solde des Hollandais. Ensuite, il combattit encore en Hongrie et en Turquie, mais mourut de la fièvre en Bosnie en 1626.

Relation en vieux français de la bataille de Fleurus du 29 août 1622 par un témoin de l'époque

L A

D E F F A I T E

G E N E R A L E D E

L'ARMEE DU COMTE DE

Mansfeld, & et de l'Evesque

d'Alberstad, par l'armée

d'Espagne.

En laquelle ont esté mis & taillez en
pieces plus de sept mille hommes
des ennemis.

La prise de l'Evesque d'Alberstad, mené
prisonnier à Bruxelles.

Et autres particularitez de la bataille, donnée
és Pays-Bas, prés sainct Fiacre[(1),]
le 29. Aoust 1622.

EN fin, DIEU a fait voir que les entreprises des méchans (ennemis de son Nom & de son Eglise) se reduisent tousjours en fumée, qu'il se rit des tyrans & retournent à leur ruïne leurs perfidies & detestables desseins.

Le Comte de Mansfeld & l'Evesque d'Alberstad joints ensemble, apres avoir ruiné les Archeveschez & Eveschez de Cologne, Mayence, Spire & Strasbourg, & y ayant laissé des marques de la plus cruelle & barbare felonnie qui se soit jamais ouye, reduit en cendre quantité de belles villes, un nombre infiny de riches bourgs & villages, jusques là qu'ayant contraints une grande partie des Princes & Estats du sainct Empire, de se liguer ensemble, pour chasser hors de la Germanie ces ennemis boute-feux, qui attiroient de leur costé toute sorte de mauvais garnimens, pour la liberté qu'ils donnoient de piller, voller, brusler, violer, & faire tout ce que l'entendement humain pouvoir excogiter de cruel : En fin cette ligue des Princes, particulierement Catholiques, en laquelle entrerent Monsieur le Duc de Bavieres, les Archevesques de Cologne, Prince de Liege, ceux de Mayence, Treves, les Evesques d'Wirstbourg, l'Archiduc Leopolde Evesque de Strasbourg, mesmes sa Majesté Imperiale, qui

y envoya le Colonel Dom-Guillaume Verdugo, avec quantité de Bohemiens, Croates, Hongrois, le tout ayant fort bonne intelligence avec les armees d'Espagne & Pays-bas, commandées au bas Palatinat & en Westphalie par les Baron de Tilly, Dom Gonzales de Cordoüa, & le Baron d'Anholt, chasserent finallement hors des limites de l'Empire, lesdits Alberstad & Mansfeld, & poursuivis par ledit sieur de Tilly, jusques en Lorraine, tousjours fuyans devant les armees Imperialles & Catholiques, vinrent camper sur les frontieres de France, où apres avoir séjourné quelques sepmaines, s'enfuïrent finalement en une belle nuict du costé des pays & Estats de l'Infante, où commençans à desseigner des desseins de feu & de sang sur ce pays, lequel ils vouloient traverser pour gaigner l'armee du Prince d'Orange, ou du costé de l'Escluse, ou vers Breda, ou au Duché de Cleves, & troubler le General Spinola en son siege de devant Berghe sur Zoom, ne furent pas si tost entrez sur les terres de ladicte Dame Serenissime Infante, mettans le feu par tout, qu'ils se sont veuz vivement attaquez, deffaits & mis en pieces, par l'ordre que ladite Dame fit promptement donner par tous ses Estats pour leur courir sus.

Je vous diray par relation veritable & succincte, attendant plus grandes particularitez de cette deffaite, que le vingt-septiesme jour du mois d'Aouste dernier passé, Monsieur de Robaux Capitaine Liegeois, alla justement à l'heure de minuict éveiller Dom-Gonzales de Cordoüa, Lieutenant General de l'armée d'Espagne au Palatinat du Rhin, qui s'estoit advancé pour la poursuitte desdits Mansfeld & d'Alberstad, & s'estoit logé à Gives.

Aussitost que ledit Sr de Robaux luy eust porté les nouvelles que les ennemis estoient proches, il se leva & ordonna son armée en estat de marcher droit à eux : Il part donc la mesme nuict à quatre heures du matin avec toute son armée & marcha droict à Pour-le-Loup.

Le lendemain vingt-huictiesme dudit mois d'Aoust ledit Gonzales de Cordoüa avec son armée, fit halte à un lieu nommé sainct Fiacre pres des trois Burettes, où il mit son armee en ordre de bataille, asseuré qu'il estoit de l'assistance des habitans du pays qui ne manqueroyent de leur costé.

Le lendemain Lundy 29 Aoust dés les quatre heures du matin il commença d'avancer vers les ennemis, qui estoient bien cinq hommes contre un.

La charge commença par escarmouches, & puis on vint a attaquer le gros des ennemis, la cavalerie de Dom Gonzales de Cordoüa fut par trois fois repoussee par celle des ennemis.

Mais arrivant l'infanterie Walonne (braves & genereux soldats & qui se sont signalez en toute sorte de batailles & occasions tant en Boheme que Hongrie & ailleurs) alors ceste courageuses infanterie Walonne venant à donner sur l'armee ennemie, il sembloit que la foudre du Ciel tombast sur eux, & dura le combat l'espace de douze heures entieres, & finalement mettant les ennemis en déroute, il en demeura des leurs plus de sept mille hommes morts sur la place, & furent pris quantité de prisonniers bon nombre de Seigneurs Chefs & Capitaines de guerre, mais entr'autres Christian Duc de Brunsvic Evesque d'Alberstad, le plus perfide & desloial ennemy des Catholiques qui fust jamais, & qui portoit en ses devises, *amy de Dieu et ennemy des Prestres*, fut pris encore avec luy un Colonel, & ont esté menez & conduicts prisonniers à Bruxelles.

Le Comte de Mansfeld n'attendit pas un malheur semblable, il gaigne la fuitte des premiers à son ordinaire, tant il a le courage lasche, avec le reste de son armée, tirant droit à Gibloux, où il est courageusement poursuivy par la Cavalerie dudit Gonzales de Cordoüa & les Walons, & est impossible qu'il puisse eschapper de leurs mains, car il ne peut estre secouru ny assisté de personne, estant loing de plus de cinquante lieuës des Hollandois, & les passages fermez de toutes parts. Ainsi ces miserables qui projettoient de beaux desseins, ont esté traicté non à l'Allemande mais à la Walonne.

Ledit Dom Gonzales de Cordoüa y a perdu cinq cens hommes, & plusieurs blessez, entr'autres le fils de Monsieur Boyez y a esté blessé d'un coup de sable à la face, sans danger, cette cicatrice luy fera une honorable marque, jamais il ne se vit un plus vaillant homme que luy, ny qui fist mieux son debvoir que luy.

Ce memoire a esté fraischement envoyé de Peche par Mosieur de Robaux en datte du 30. Aoust a sept heures du soir, & promet d'envoyer en brief toutes les particularitez de la deffaicte.

F I N [(2).]

1) Ancien ermitage situé entre Heppignies et Mellet face à la sortie de le rue Oleffe à Heppignies, le hameau de Saint-Fiacre se trouve actuellement sur Mellet
2) Texte dans la conformité des documents d'époque « 1645 pour cette version ».

Bataille de Fleurus de 1690

Les Français du maréchal de Luxembourg l'emportent sur les armées hollandaise, allemande, anglaise et espagnole

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG

Introduction.

La guerre de la ligue d'Augsbourg commence en 1689. Le roi de France Louis XIV avait pour objectif primaire de combattre uniquement l'Espagne. Mais l'Europe, jalouse de la gloire militaire du roi de France, se coalise contre celle-ci.

L'Angleterre, la Hollande, la plupart des princes allemands et l'Empire autrichien entrent en guerre contre la France.

Cette coalition géante oblige le roi de France a renoncer à ses projets de nouvelles conquêtes et a adopter une politique militaire défensive.

Les armées alliées vont se réunir plusieurs fois en Belgique afin d'envahir la France, de prendre Paris et de faire signer une paix humiliante au roi de France.

Si l'Europe attaque si brutalement la France, c'est pour lui reprendre ses conquêtes antérieures (Franche-Comté, Alsace, Roussillon, Nord de la France) et la coalition sait que les deux grands hommes de guerre français du XVIIe siècle, Condé et Turenne, sont morts !

Mais Louis XIV peut compter sur l'élève de Condé, allias le Maréchal de Luxembourg. Celui-ci est un prince français de vieille souche, son ancêtre ayant participé brillamment à la bataille de Bouvines avec Philippe Auguste. Son père a été décapité sur ordre de Richelieu, car il eut le malheur de provoquer beaucoup trop de duels, dont le dernier en pleine place publique de Paris.

De son vrai nom duc de Bouteville, prince de Montmorency, il devint duc de Luxembourg par son mariage avec la duchesse de Luxembourg. Il s'est illustré brillamment pendant les campagnes de Flandres en 1677-1678 et a réussi à remporter de beaux succès contre les Hollandais, permettant la conquête de plusieurs villes des Flandres. Le roi de France fait donc appel à lui pour repousser les tentatives d'invasions des alliés en Belgique.

Le maréchal de Luxembourg va se couvrir d'une gloire immortelle. Très grand tacticien, il va repousser par trois fois les alliés, une première fois à Fleurus, battant le prince de Waldeck en 1690, puis deux fois encore à Steinkerque et à Neerwinden, contre le roi d'Angleterre Guillaume III d'Orange, en 1692 et 1693.

Lors de ses victoires, ses troupes vont capturer de nombreux drapeaux et étendards ennemis, c'est pourquoi les Parisiens lui donneront ce célèbre surnom : « Le Tapissier de Notre-Dame ».

Les victoires françaises du maréchal de Luxembourg vont permettre la conquête de la Belgique, mais, par peur de déclencher une nouvelle guerre avec l'Europe, la France décidera de rendre cette conquête. Cependant, les victoires de Luxembourg auront sauvé la France et Paris de l'invasion et sauvegardé ses conquêtes.

LOUIS XIV

Louis XIV. (Gravure dessinée par Dupré et

Bataille de Fleurus de 1690 (1)

M. de Gournay, pour entrée de jeu, s'empara du bourg de **Fleurus**, où il jeta quelques bataillons, puis, se prolongeant sur la gauche, il s'établit au village de **Wagnée**, vis-à-vis de l'aile droite des alliés. M. de Rubentel en fit autant au centre, s'étendit jusqu'à **Saint-Amand**, et tous deux se mirent en bataille, dissimulant avec adresse, au moyen des plis du terrain, le peu de profondeur des lignes et l'absence d'un corps de réserve. Dumetz disposait en même temps des batteries d'artillerie dans l'espace resté vide entre **Saint-Amand et Ligny** et canonnait vivement ces deux châteaux, comme pour préparer sur ce point l'attaque de troupes restées encore invisibles.

Ces mouvements s'opérèrent avec un ordre et un calme parfait. Le prince de Waldeck, voyant en face de soi développer un vaste front offensif, ne douta point qu'il eût affaire à toute l'armée française et se prépara fermement à recevoir le choc, selon toutes les règles de l'art.

Quatre heures durant, il demeura dans cette attente, patient, tranquille, et ne soupçonnant pas que cette inaction de l'ennemi pût cacher quelque stratagème.

Luxembourg, au contraire, ne perdait pas son temps.

Ayant quitté **Velaine** à la même minute que Gournay, il avait rapidement obliqué vers la droite, prenant la tête avec la cavalerie ; suivaient deux colonnes d'infanterie et dix pièces d'artillerie légère.

Le duc du Maine, le duc de Choiseul, le Grand-Prieur de Vendôme et quelques autres généraux composaient son état-major et galopaient à ses côtés.

Il fila, d'abord vers **Boignée**, et de là sur **Ligny**, derrière lequel il se coula doucement, sans éveiller l'attention de l'ennemi, se couvrant tour à tour des bouquets de bois, des ravins, des accidents nombreux de ce terrain coupé, dont les obstacles mêmes servaient à son dessein. La hauteur des moissons fut une circonstance favorable.

« Les blés, qui étaient fort grands, nous aidèrent fort à dissimuler notre marche », écrit un témoin oculaire. Le **ruisseau de Ligny (la Ligne ou grand ry)**, qu'on rencontra quelques instants après, bien qu'assez large et profond, n'apporta que peu de retard.

On y jeta deux ponts légers ; toute la colonne passa sur ces fragiles supports.
Le dernier homme sur l'autre rive, Luxembourg, se tourna vers son état-major et, d'un visage joyeux, se mit à fredonner le premier vers d'un morceau d'opéra célèbre à cette époque :

« Sangaride, ce jour est un grand jour pour moi ! »

« Cela m'a fait rire, et lui ressemble en vérité », écrit madame de Sévigné en rapportant ce trait. Cependant, les difficultés n'étaient pas toutes encore vaincues. Les cartes imparfaites, le peu d'exactitude des rapports des espions et des propos des prisonniers laissaient, à cette époque, une large part à l'imprévu.

On s'en aperçut bien lorsqu'on déboucha subitement devant un marécage, que personne n'avait signalé, et qui n'était marqué sur aucun plan. Ce vaste espace semblait infranchissable.

Un curé qui se trouvait là offrit pourtant d'indiquer un passage.
« M. de Luxembourg lui promit une récompense, si cela était, et de le faire pendre, s'il n'accusait pas juste. La chose se trouva comme le curé avait dit, et les troupes passèrent. »

Ce long chemin avait amené nos gens derrière le flanc gauche de l'ennemi ; on touchait à la **grande chaussée qui va de Bruxelles à Namur, au point nommé les Trois-Burettes (Brye).**

Là, se jugeant à hauteur suffisante, le maréchal de Luxembourg vira de direction, se rabattit sur l'armée des États pour la prendre à revers. Le premier poste hollandais auquel on se heurta était au bourg de **Wagnelée** ; il fut surpris et enlevé, sans coup férir, par notre escadron d'avant-garde ; on s'établit dans le village et l'on y fit halte un moment, le temps de prendre haleine et de former les colonnes d'attaque françaises.

Ce n'est qu'alors que le prince de Waldeck apprit par les fuyards ce qui se passait sur son flanc et s'aperçut du piège où l'avait pris son habile adversaire.

Le vieux soldat fit preuve d'un grand sang-froid ; il fit pivoter son aile gauche, l'opposa rapidement à la charge imminente. L'armée alliée se trouva donc coupée en deux fractions égales, qui se tournaient réciproquement le dos.

Le danger d'une telle volte-face était de dégarnir les lignes de défense opposées à l'attaque de front.
C'était bien le mouvement qu'attendait Luxembourg, et, dès qu'il le vit accompli : « Waldeck est battu ! » dit-il au duc du Maine. Il donna le signal convenu pour l'assaut général. Midi sonnait quand les forces françaises s'avancèrent partout à la fois.

L'aile où se trouvait Luxembourg engagea l'action la première. Il dirigea lui-même la charge ; l'élan qu'il lui donna fut tel que rien ne put y résister.

La cavalerie ennemie d'abord, puis l'infanterie ennemie, furent rompues, bousculées, dispersées en désordre par la cavalerie française. Les alliés abandonnèrent leurs canons, dont nous nous emparâmes ; et les fuyards se jetèrent dans la plaine, poussés, l'épée aux reins, par d'Artagnan, qui s'avança vers **Saint-Amand**, suivant les instructions reçues, au devant de la division de M. de Rubentel. Le succès sur ce point fut facile et complet.

Il n'en fut pas de même à l'aile gauche et au centre. M. de Gournay, au moment indiqué, avait franchi le **ruisseau de Fleurus (le Plomcot)** avec sa cavalerie, tandis que Rubentel appuyait le mouvement avec deux brigades d'infanterie française.

Ils gagnèrent d'abord du terrain, mais le malheur voulut que, dès les premières charges, M. de Gournay fût tué, et que ses deux maréchaux de camp, MM. de Vivans et de Ximénès, tombassent aussi, très grièvement blessés.

Presque à la même minute, M. Dametz, commandant de notre artillerie, était frappé à mort. Nos troupes, que ces coups répétés laissaient presque sans chefs, ralentirent leur élan, s'arrêtèrent ensuite, reculèrent dans un certain désordre.

Toute la ligne française flotta pendant quelques instants ; quatre de nos canons furent pris, et des partisans hollandais, sans attendre la suite, coururent à Liège annoncer la victoire.

Ce bruit y fut si répandu qu'on y chanta le Te Deum – marque de joie prématurée, comme on eut promptement la preuve.

Waldeck, victorieux au centre, mais voyant sa gauche en déroute, n'osa pousser plus avant son succès. Il suspendit l'élan offensif de ses troupes, détacha quelques bataillons pour s'opposer à Luxembourg.

Cette prudence lui fut fatale. M. de Tilladet, prenant le commandement à la place de Gournay, avait arrêté la retraite ; des régiments français, conservés en réserve, renforçaient notre ligne ; les soldats français, raffermis, brûlaient du désir de venger l'échec de tout à l'heure et la mort de leurs chefs.

Un retour vigoureux les ramenait aussitôt vers les positions hollandaises. On escalada les hauteurs, sous un feu meurtrier – les mousquets de l'ennemi, très supérieurs aux nôtres, tiraient cinq coups contre trois du côté français – on ressaisit tous les canons perdus, plus six pièces des alliés, que l'on tourna contre eux et qui, prenant les longues files en écharpe, y firent de grands ravages. Luxembourg, sur ces entrefaites, poursuivant sa course impétueuse, débouchait vers **Wagnée**, chassant devant soi une cohue de chevaux et de fantassins.

Les deux corps de l'armée française se rejoignaient et se donnaient la main. Le tourbillon des combattants roulait maintenant dans la vaste **plaine de Fleurus**, où s'engageait toute une série de petits combats isolés, d'une furieuse violence. Français et Hollandais y avaient une vaillance égale, les premiers cependant ayant constamment l'avantage.

« Le Grand-Prieur de Vendôme, écrit quelques jours plus tard la duchesse d'Orléans, m'a conté que jamais de sa vie il n'avait eu si chaud ! »

Je n'entreprendrai pas de noter les péripéties de cette phase de la lutte. Les lettres et les relations du temps abondent en détails héroïques. Quand nos gens, sur un point, avaient mis l'ennemi en déroute, de nouvelles troupes alliées surgissaient soudainement, qui revenaient à la charge et qu'il fallait disperser derechef aux prix des plus sanglants efforts.

Quelques bataillons hollandais – en tout, trois ou quatre mille hommes – isolés du gros de l'armée, donnèrent surtout un rare exemple d'intrépidité, de sang-froid. Sans instructions, presque sans chefs, perdus dans un coin de la **plaine de Mellet**, ils s'assemblèrent spontanément, se formèrent en carré en faisant « un feu épouvantable ».

Un aide de camp de Luxembourg, M. de Ricous, fit amener une demi-douzaine de canons, que l'on mit en batterie « à cent pas ». On tira sur eux à mitraille, et presque à bout portant : Il n'y eut pas un coup qui ne portât, écrit le maréchal.

Quand un coup leur avait emporté une file, ces gens-là se resserraient comme si de rien n'était. Un trompette, un tambour, tour à tour envoyés, les sommèrent vainement de se rendre. À la fin, M. de Chépy, qui était auprès de moi, partit à toute bride, disant : « Je vais leur parler. » Il leur dit qu'ils étaient enveloppés de toutes parts, que j'étais là, et que je leur donnerais bon quartier. Ils lui répondirent.

« Retirez-vous ; nous n'en voulons point ; nous sommes assez forts pour nous défendre. » Cette réponse, rapportée au général en chef, lui arracha un cri d'admiration : « Avec une pareille infanterie et la cavalerie française, j'entreprendrais la conquête de l'univers ! »

On ne put réduire ces vaillants que par des charges répétées de la part de la cavalerie française. La plupart se firent massacrer ; quelques pelotons parvinrent à s'échapper à la faveur des bois de **Saint-Amand**.

À trois heures de l'après-midi, la journée semblait terminée. On ne voyait dans toutes les directions que des bandes ennemies en retraite. Luxembourg, impatient d'engager la poursuite, s'activait fiévreusement à remettre un peu d'ordre dans sa cavalerie dispersée.

D'un bout à l'autre du champ de bataille, les colonels ralliaient leurs escadrons ; les régiments, à peine recomposés, se formaient en colonnes. Au fort de cette besogne, le duc du Maine, accourant à bride abattue, apporta des nouvelles qui étonnèrent grandement, comme il l'avoue lui-même, le général en chef.

« J'ai vu bien d'autres batailles, écrit-il, mais jamais, en pas une, ce que j'ai trouvé en celle-ci ! » Le vieux prince de Waldeck, dont la tête était lente, mais le cœur ferme et haut, bien loin de se laisser troubler par la tactique foudroyante de son adversaire, recourait vaillamment aux meilleures traditions classiques.

Derrière les bois de **Saint-Amand** (voir plans) se trouvait son corps de réserve ; il résolut de s'en servir pour tenter un dernier effort et peut-être, qui sait ? changer la face des événements. Dans la plaine à demi déserte, on vit tout à coup déboucher une grosse colonne de Hollandais, bloc compact et serré de seize ou dix-huit bataillons, flanqué de quelque cavalerie.

Et voilà que, comme par miracle, de tous les points de l'horizon, se rassemblent, à flots pressés, vers ce contre de ralliement, les débris, tout à l'heure épars, de l'armée en déroute, fragments de régiments rompus ou soldats isolés.

Cette poussière vivante s'agglutine ; les volées de fuyards s'arrêtent, retournent sur leurs pas ; les blessés se redressent et ressaisissent leurs armes. Grossie de cet appoint, la lourde masse avance d'un mouvement régulier, déborde dans la plaine. Et la nécessité s'impose, un quart d'heure après la victoire, de livrer une bataille nouvelle.

Luxembourg, à cette heure, n'avait guère sous la main que des forces de cavalerie. Trois fois il les lança à l'assaut de cette citadelle ; trois fois nos escadrons abordèrent, sabre en main, une muraille hérissée de mousquets et de piques ; ils l'ébranlèrent, mais sans réussir à la rompre. Le duc du Maine était à la tête de ces charges ; il se comporta bravement, et y « courut grand risque ».

Son premier gentilhomme, deux de ses aides de camp et plusieurs de ses gardes furent tués, à ses côtés. Il était prêt à recommencer, mais le maréchal l'arrêta. En effet, les attaques, bien qu'en apparence infructueuses, avaient eu pour effet de contraindre Waldeck à suspendre sa marche.

Ses bataillons, formés à présent en carré, se tenaient immobiles, attendant de pied ferme. Luxembourg usa du répit pour disposer toutes choses en vue d'un assaut général. La cavalerie étant insuffisante, il fit appel à l'infanterie française, que l'on manda en hâte par des exprès lancés dans toutes les directions.

Le duc de La Roche-Guyon arriva le premier, suivi de quatre bataillons. Si vive avait été leur course qu'en atteignant au rendez-vous, la respiration leur manqua.

« Après un moment pour reprendre haleine, rapporte Luxembourg, il me dit : « Si vous le trouvez bon, nous battrons ces gens-là. » Mais je lui défendis d'attaquer jusqu'à ce que j'eusse mis des bataillons à sa droite, dont il n'en fallaient pas moins de quinze pour que notre ligne fût égale à celle des ennemis, au delà des quatre de M. de La Roche-Guyon. »

L'attente ne fut pas longue. Les bataillons en ligne, les canons en batterie, Luxembourg fit ouvrir le feu contre le carré opiniâtre. Une grêle de balles et de mitraille les foudroya pendant quelques minutes. Sitôt qu'il les vit entamer, il fit charger sur trois faces en même temps.

Cette fois l'ennemi plia, recula lentement, en bel ordre, s'arrêtant encore par instants pour esquisser une résistance, puis reprenant la marche en retraite, serré de près, harcelé par les

nôtres. Les deux tiers à peu près purent gagner les bois de Mollet ; comme ils s'y engageaient, le maréchal interdit qu'on franchit la lisière pour les poursuivre plus avant.

Nos soldats, enflammés d'ardeur, firent entendre quelques murmures ; il fallut, pour les apaiser, que Luxembourg expliquât lui-même ses motifs : « Il nous dit, raconte un témoin de cette scène, que, d'une belle et glorieuse journée, il n'en voulait pas faire une mauvaise, que les troupes avaient souffert et qu'il savait, à n'en pas douter, que M. de Vaudemont allait rejoindre M. de Waldeck avec quatre mille chevaux frais, et qu'il fallait avant tout penser à enlever les postes qui restaient. »

Un beau dédommagement allait consoler les vainqueurs de ce léger mécompte. Une importante fraction de l'armée hollandaise cherchait à s'esquiver par le chemin de Charleroi.

Comme ils touchaient déjà l'ermitage de **Saint-Fiacre**, à **Heppignies**, ils trouvèrent devant eux Luxembourg et ses escadrons, qui leur barraient la route. « J'eus l'honneur de parler à M. le maréchal, rapporte en cet endroit le sieur de La Reinterie, et de lui dire qu'il prît garde de ne point passer entre les ennemis et nous, et je lui montrai le canon qu'ils avaient mis à leur centre. Il me dit : « Il n'y restera pas longtemps, car, dès que j'aurai vu la gauche, je les ferai charger. » Ce qu'il fit effectivement, et nous les enfonçâmes si bien que nous en fîmes un grand carnage. »

À ce moment survint un détachement de l'infanterie du roi, qui, devant ce nouveau succès, « jeta ses chapeaux en l'air et cria : « Vive le roi ! » Les Hollandais, cernés de tous côtés, sans espoir de salut, répondirent à ce cri par une acclamation semblable « Vive le roi de France ! » et mirent aussitôt bas les armes.

Six heures sonnaient lorsque s'acheva ce dernier épisode. Luxembourg griffonna vivement quelques lignes au roi pour lui annoncer sa victoire, puis il manda le Grand-Prieur et le fit partir pour Versailles, porteur de cet heureux message.

L’armée française passa la nuit sur le champ de bataille, du matin jusqu’à sept heures du soir, les hommes n’ayant cessé de marcher ou combattre. « On se coucha parmi les morts et les mourants, lit-on dans une des relations.
« Ce séjour, quoique peu agréable en soi, est toujours doux aux vainqueurs. »

La journée de Fleurus fut la plus belle peut-être, et la plus enivrante de celles que vécut le Maréchal de Luxembourg.

Jamais avec plus d'évidence n'éclatèrent son génie, son instinct puissant de la guerre. Nulle victoire ne fut davantage l'œuvre directe et personnelle d'un chef.

« En cette occasion, écrit le marquis de Feuquières, ce grand capitaine a capablement pensé avant de marcher à l'ennemi ; il a jugé avec une justesse infinie du temps qu'il lui fallait pour se mettre en état d'exécuter ce qu'il avait pensé, et il l'a exécuté avec une vivacité qui n'a pas laissé à son ennemi le temps de remédier au coup qu'il lui portait. »

Ce témoignage d'un connaisseur, tous les combattants de Fleurus le confirment unanimement. De ce jour, il conquit dans les rangs de l'armée une popularité vraiment extraordinaire.
« Quand il est là, chacun de nous en vaut deux », fut parmi les soldats une locution courante. Même note dans le corps d'officiers.

Dans le régiment de Touraine, qui avait spécialement souffert, les capitaines dissimulèrent l'étendue de leurs pertes, par peur d'être envoyés se refaire dans d'autres quartiers, sous les ordres d'un autre chef. « Comme nous voulions, écrit l'un d'eux, finir la campagne sous cet illustre général, nous ne nous plaignîmes jamais, et nous dîmes toujours que nous étions en état. » Tous, en effet, sous lui se croyaient invincibles ; et lui-même prenait soin d'entretenir cette croyance.

Quelques semaines après **Fleurus**, comme quelqu'un revenait sur la témérité dont il avait fait preuve : « C'est que j'avais là, dit-il en frappant sur sa bosse, un corps de quarante mille hommes de réserve, que l'ennemi ne connaissait pas. »

Le public partageait l'engouement de l'armée. L'événement fut salué, d'un bout à l'autre du pays, d'acclamations joyeuses.
« Par toute la France, lit-on dans le Mercure, on fit des feux de joie et on tira des feux d'artifice. » Chez un peuple imaginatif et impressionnable à l'excès, une telle victoire fut prise comme la revanche des inquiétudes et des humiliations de l'année précédente, le retour de « l'astre du roi », momentanément obscurci.

La confiance ébranlée se raffermit d'un seul coup dans les cœurs, confiance si nécessaire dans une lutte inégale, où nous ne pouvions nous soutenir que par des avantages

constamment renouvelés. « Cette bataille si heureusement gagnée, observe le marquis de la Fare, a été la source de tous les autres bons succès qu'a eus la France pendant que dura cette guerre. »

Il est certain que, survenant au lendemain d'une série d'échecs et au début d'une nouvelle campagne**, Fleurus** eut le mérite, rare et précieux, d'un parfait à-propos.

Les armées françaises et alliées étaient fortes chacune de 40 000 hommes, 80 000 hommes ont donc combattu sur les plaines de Fleurus.

Les pertes des alliés furent de 9 000 tués et blessés et de 5 000 prisonniers.

Les pertes des Français furent de 3 000 tués et blessés.

Une grande quantité de drapeaux et d'étendards alliés furent capturés par les Français.

« Tu viens de combattre en soldat ;
Tu viens de vaincre en capitaine.
Tu fais plus, Luxembourg : par ce fameux combat,
Tu consoles Louis de la mort de Turenne. »

Louis XIV fut en guerre pendant plus de la moitié de son règne, qui dura 72 ans

Ordre de bataille des troupes qui éstoient a la bataille de Fleurus,

le 16ème de juillet 1690

M. le Duc de Choiseul Lieut.Gal.

1re ligne

Brigade de Lanion

Dragons du Roi	3 esc.
Gendarmerie	4 esc.

Brigade de Montfort

Royal Roussillon	3 esc.
Merinville	3 esc.
Quadt	3 esc.
Furstemberg	3 esc.
le Maine	3 esc.
Cravates du Roy	3 esc.

Brigade d'Ussol

Champagne	2 bat.
Touraine	1 bat.
Orléans	1 bat.
Greder Allemand	2 bat.

Brigade de Seguiran

Gardes Françaises	4 bat.
Gardes Suisses	2 bat.

Brigade d'Albergoty

Normandie	2 bat.
Italiens	1 bat.
Provence	1 bat.
Soissonnois	1 bat.

Brigade de Rocheguion

Navarre	2 bat.
Le Maine	1 bat.
Vermandois	1 bat.
La Chastre	1 bat.

Brigade de Bohlen

Royal Allemand	3 esc.
Mevy	3 esc.
Chatres	2 esc.

Brigade de Léomaria

Condé	2 esc.
Boufflers	3 esc.
Léomaria	3 esc.
Royal Étrangers	3 esc.
Pomponne	3 esc.

2e ligne

Brigade de Maignac

Royal Piémont	3 esc.
Coaslin	3 esc.
Bertillac	3 esc.
Noailles	3 esc.
Maignac	3 esc.

Brigade de Solre

Auvergne	2 bat.
Soissons	1 bat.
Limosin	1 bat.
Bombardiers	1 bat.
Solre	1 bat.

Stoppa l'Aîsné	3 bat.
Stoppa le Jeune	3 bat.

Fuziliers	2 bat.
Salis	3 bat.
Castres	1 bat.

Brigade Du Rosel

Du Rosel	3 esc.

Langallerie	3 esc.

Brigade de Pracontal

Sibourg	3 esc.
Roquépine	3 esc.
Imécourt	3 esc.
Phelypeaux	3 esc.
Pracontal	3 esc.

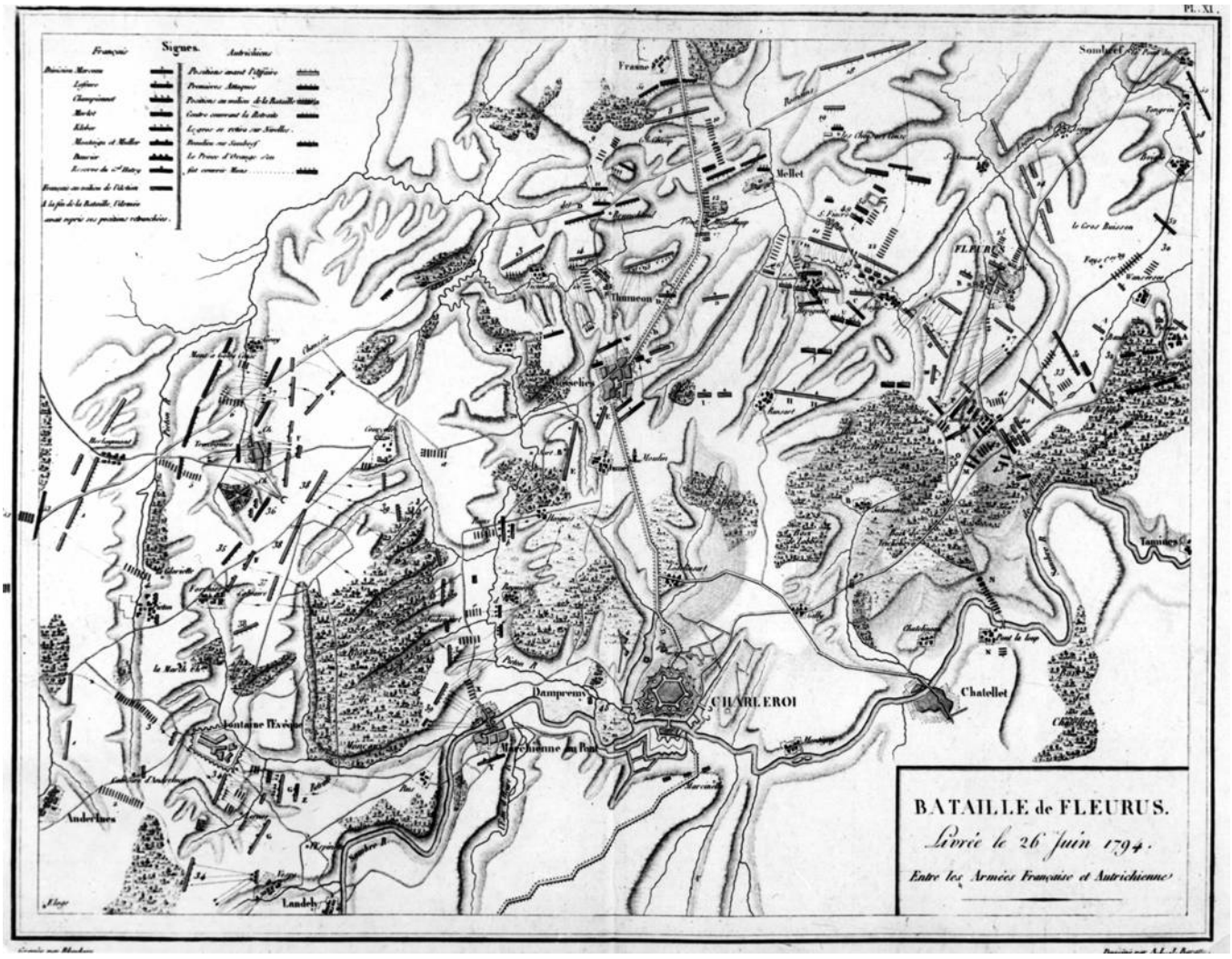
d'après Le Chevalier de **Beaurain**, *Histoire militaire de Flandre, depuis 1690 jusqu'en 1694*

L'intolérance religieuse

L'intolérance religieuse sous Louis XIV :
Plusieurs **"moyens sûrs et honnêtes"** pour convaincre les "hérétiques"
(La potence, la roue, les galères, la prison, la mort, etc)

(1) Copie conforme, suivant texte original.

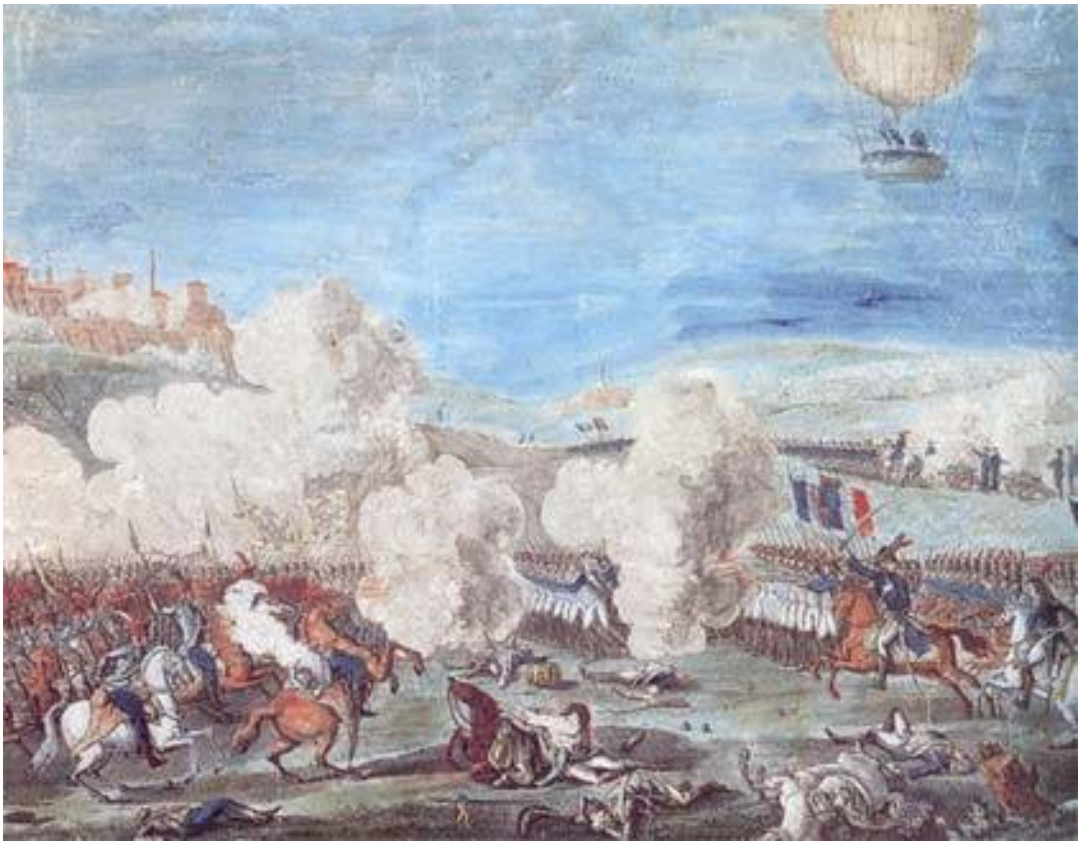
Les environs de Fleurus en 1794



Plan de la bataille de Fleurus, le 26 juin 1794.

JOURDAN 1794

JOURDAN A FLEURUS 1794



LE BALLON DE FLEURUS 1794

Juin 1794, du Nord à Fleurus

Texte avec orthographe d'époque comme sur les documents.

L'armée française commandée par **Jourdan**, vainqueur à Wattignies, pénètre en Belgique et se prépare à affronter l'armée coalisée de Cobourg.

L'armée française occupait les mêmes positions que dans la journée du **16 juin**, à l'exception qu'elle était postée un peu plus en avant.

Elle était composée des mêmes divisions et commandée par les mêmes généraux.
Répandue en croissant autour de Charleroy, elle s'appuyait sur la Sambre par ses deux ailes, la droite vers **Lambusart** et les bois de Copiau, la gauche vers Landely (Landelies).

Le centre s'avançait jusqu'au bourg de Gosselies. La division du général Marceau s'étendait à Velaines et **Wansersee (Wanfercée-Baulet) ;** celle du général Lefebvre, un peu en arrière et sur la gauche de **Fleurus (à Fontenelle) ;** celle du général Championnet au-delà d'**Herpignies (Heppignies) ;** celle du général Morlot en avant de Gosselies ; celle du général Kléber en avant du moulin de Jumet (SNCV Tec) et du village de Courcelles ; celle du général Montaigu, à Trazegnies ; une brigade aux ordres du général Daurier, formant la réserve de l'aile gauche, se trouvait en avant de Landely (Landelies), derrière Fontaine-l'Evêque (sur les hauts de Leernes).

La division du général Hatry était postée en réserve à **Ransart**, et un corps de cavalerie aux ordres du général Dubois était réparti entre **Ransart, Soleilmont** et **Wagnée** [1] **(Wangenies),** et près du bois de Lombue (bois Lombu à Gosselies).
Tout le front des positions françaises était défendu par des retranchements liés entre eux par de fortes redoutes.

L'armée des alliés occupait, à sa gauche, les hauteurs de Boignée, de Tongrines et du Point-du-Jour (Sombreffe) ; le centre se trouvait le long de la chaussée des Romains (chaussée Brunehaut, entre **Brye et Wagnelée)** et la droite s'étendait depuis Herlaymont (Chapelle-lez-Herlaimont) jusque près d'Anderlues.

Elle était composée de cinq grands corps qui devraient attaquer en même temps tout le front de l'armée française.

La première division, celle de droite, commandée par le prince d'Orange et le général Latour, avait ordre de se partager en trois colonnes au moment de l'engagement, afin de s'emparer de Trazegnies, de Fontaine-l'Evêque et des bois du Monceaux(-sur-Sambre). La force de cette division était de 24 bataillons et de 32 escadrons.

Le deuxième corps autrichien, à la droite du centre, dont la force était de 14 bataillons et de 16 escadrons, se trouvait aux ordres du général Quasdanovich. Il devait s'étendre sur la grande route de Bruxelles-Charleroy et attaquer Frasne (-lez-Gosselies), **Mellet, Wayaux** et Gosselies.

Le troisième corps autrichien, à la gauche du centre, était commandé par le général d'artillerie comte de Kaunitz.
La première ligne de ce corps se composait de 10 bataillons et de 18 escadrons.
La seconde ligne se formait de la réserve de l'armée.
Sa destination était d'attaquer les Français entre **Mellet et Fleurus** et de s'emparer du village **d'Herpignies (Heppignies).**

Le quatrième corps autrichien, qui devait se lier à la gauche du troisième, commandée par le prince Charles, était le moins nombreux de tous ;
il avait ordre de se diriger au plus tôt sur **Fleurus**.

Le cinquième corps autrichien, sous le commandement du général Beaulieu, faisait l'extrémité de l'aile gauche et était, ainsi que le premier, divisé en trois colonnes.
La première, à gauche, vers la Sambre, et conduite par Beaulieu en personne.
La deuxième, formant le centre, était aux ordres du général Zapf.
La troisième enfin, qui formait la droite, était commandée par le général Schmertzing, et devait se lier au corps de l'archiduc.

Le cinquième corps d'armée (francaise ?), fort de 18 000 hommes, devait marcher, par **Boignée**, **Bauley (Baulet) et Lambusart**, sur **Charleroy**, dans le dessein de faire une trouée jusqu'à cette place et de la ravitailler s'il était encore possible.

Les relations du temps suivant les sources françaises relatent que le prince de Cobourg avait dans son armée une cavalerie beaucoup plus nombreuse et mieux aguerrie que celle des Français ; mais en revanche, les relations autrichiennes prétendent que Jourdan avait une artillerie plus expérimentée et mieux servie que celle de Cobourg.

Un fait est certain, les deux belligérants, désirant vivement engager le combat, se portèrent en avant avec une égale ardeur, le 26 juin, à la pointe du jour (ici aussi l'heure est différente suivant les documents; il ne faut pas oublier que les généraux donneront l'heure suivant qu'ils soient Anglais, Français ou autre comme dans leur pays), et l'action commença sur les deux lignes par une vive canonnade prolongée jusque la fin du matin.

Vers l'extrémité de la gauche des Français, le prince d'Orange, à la tête de la première colonne de la première division ennemie, s'empara d'abord du calvaire d'Anderlues, de Fontaine-l'Evêque, et pénétra jusqu'au château de Vespe (à Leernes).

En vue d'opérer sa jonction à Rous (Roux) avec les deux autres colonnes de son corps d'armée, il attaqua la brigade du général Daurier ; quelques succès eurent lieux dans les premiers instants.

Les Français, effrayés par le nombre des assaillants, allaient céder à leurs efforts et abandonner le village qu'ils défendaient, lorsque, renforcés par une brigade que le général Montaigu envoyait à leur secours, ils reprirent courage et opposèrent une vigoureuse résistance aux Autrichiens, et ceux-ci se replièrent.

La colonne du prince d'Orange, ayant ainsi perdu la supériorité du nombre, s'aperçut rapidement que la partie n'était plus égale.

En vain, l'ennemi manœuvra avec art, soit pour enlever de front les batteries, soit pour les prendre de flanc. Sa cavalerie s'élança et chargea brusquement les troupes françaises qui gardaient les pièces ; elle fut chaque fois repoussée et écrasée par la mitraille que vomissaient les batteries françaises.
Après avoir perdu un grand nombre de ses soldats, le prince d'Orange opéra sa retraite sur Forchies(-la -Marche).

Pendant que la brigade du général Daurier défendait et gardait ainsi glorieusement sa position, le général Montaigu était contraint d'évacuer la sienne.

Les deux autres colonnes du premier corps de l'armée autrichienne, commandées par le général Latour, après avoir passé le Piéton (la rivière), s'étaient rangées en bataille entre le bois de la Gloriette et la cense de Mont-à-Gouy (entre Piéton, le village, et Gouy-lez-Piéton).

Elles s'étaient ensuite avancées par échelons vers Trazegnies, en refusant leur gauche. Après une heure d'une canonnade assez vive de part et d'autre, la première ligne autrichienne, marchant en avant, attaqua les Français, et malgré leur résistance prolongée, les força à céder du terrain.

Montaigu, désespéré de cet échec, ordonna à la cavalerie française de charger les Autrichiens. Elle s'élança avec rapidité. Surpris, l'ennemi s'arrêta. L'exemple de la cavalerie française avait ranimé le courage de l'infanterie, qui revenant à la charge, attaqua à son tour l'ennemi avec vigueur et reprit sa première position. Ce succès ne fut que momentané. Témoin du désordre introduit parmi les siens par la cavalerie française, le général autrichien Latour appela à son secours sa réserve. Bientôt, il retourna à l'attaque des retranchements. Le choc des nouveaux assaillants fut si impétueux que la cavalerie du général Montaigu fut obligée de reculer à son tour. Poursuivie avec vivacité, elle se jeta sur l'infanterie française et répandit la confusion dans leurs rangs. Montaigu ne réussit qu'avec peine à empêcher sa division de se débander entièrement.

Il parvint à contenir les ennemis et se retira, suivant les instructions qu'il avait reçues du général Jourdan, en partie vers le général Daurier et sur Marchienne-au-Pont, en ayant soin de faire redéployer les positions et d'établir des batteries sur la rive droite de la Sambre.

Le général Kléber, instruit des dangers que courait cette division, envoyait en ce moment un détachement de cavalerie et des canons pour la secourir. Ce renfort n'arriva que pour être témoin de l'avantage que remportait l'ennemi. Le détachement de Kléber, n'espérant point rétablir le combat, se hâta lui-même de se retirer des environs et se replia sur Marchienne.

Ce succès, remporté par le général Latour sur la gauche de l'armée française, avait été prévu par Jourdan !!!, « qui l'avait comme préparé », en affaiblissant cette gauche pour lui renforcer sa droite et son centre.
Bien loin d'être avantageux à l'ennemi, cette demi-victoire allait lui devenir funeste.

Le prince d'Orange avait imprudemment employé une partie de son armée contre une seule division française. Il se trouvait entièrement séparé du prince de Cobourg et de Latour, trop faible pour forcer le passage du Piéton. Il courait désormais le danger d'être enveloppé dans la position où il s'était placé.

En effet, ce général, s'étant hâté de poursuivre Montaigu s'était emparé des bois de Monceaux et venait de faire canonner Marchienne-au-Pont où s'était renfermée la droite de la division en retraite. Il espérait être soutenu, dans cette opération, par le prince d'Orange ; mais ce prince, arrêté par Daurier, n'avait pu déboucher par Rous (Roux).

Cependant, Latour se flattait encore de garder sa position lorsqu'une habile manœuvre du général Kléber vint donner aux événements un autre résultat. Ayant reçu les ordres de Jourdan, ce général s'empara des hauteurs de Piéton. Voulant appuyer la résistance de Montaigu dans Marchienne, il fit placer de fortes batteries sur ces hauteurs et foudroya les troupes autrichiennes de Latour, occupées elles-mêmes à canonner Marchienne.
En même temps, il fit transporter le chef de brigade Bernadotte (futur roi de Suède qui aura sont commandement au château de la Serna à Jumet), avec quelques bataillons français, sur Baymont (Jumet), et fit attaquer ce village.

Cette double diversion eut tout le succès que Kléber en attendait. Le feu de ses batteries françaises, auquel voulurent vainement répondre les Autrichiens, répandit l'alarme parmi les troupes autrichiennes de Latour et jeta le désordre dans leurs rangs.

Remarquant de l'irrésolution dans leurs mouvements, Kléber ordonna un dernier effort dans le dessein de leur faire abandonner leur position. Bernadotte attaqua la droite de Latour, la repoussa et pénétra dans les bois du Montceaux (Monceau-sur-Sambre). Kléber lui-même attaqua leur gauche et la fit contourner par la brigade Duhesme, mort à Genappe.

Cette première division de l'armée autrichienne de Cobourg, privée de l'appui du prince d'Orange, engagée fort loin du centre des combattants, et menacée d'être enveloppée par toutes les forces de Kléber, jugea qu'une plus longue résistance était inutile et se décida à opérer sa retraite. La bataille du Piéton était terminée.

Elle se fit à quatre heures du soir, d'abord sur les hauteurs de Forchies (la Marche), et ensuite sur le camp de Haine-Saint-Paul et de la chapelle Herlaymont (Chapelle lez Herlaimont).

Tandis que le premier corps de l'armée alliée échouait ainsi dans ses derniers efforts sur la gauche des Français, l'ennemi attaquait avec la même impétuosité, mais avec moins de succès, le centre de l'armée républicaine.

Le second corps du prince de Cobourg, qui faisait partie du centre des alliés, et qui était commandée par le général Quasdanowich, après avoir manœuvré sur la route de Bruxelles et s'être emparé de Frasne (Frasnes-lez-Gosselies), s'était mis en ordre de bataille en avant de la cense du Grand-Champ.

Il devait opérer contre la division française aux ordres du général Morlot. Celui-ci, attentif au mouvement de l'ennemi, avait fait avancer des troupes pour s'y opposer.

Elles avaient ordre de marcher par Thuméon (Thiméon) et par Mellet, afin de prendre l'ennemi en flanc, pendant que Morlot lui-même les attaquerait de front. Mais ces troupes ne mirent point assez de rapidité dans leur marche ; elles furent devancées.

Le général Quasdanowich avait attaqué, sur sa droite, la cense de Brunehaud (Liberchies) et repoussé les Français envoyés par Morlot pour le prendre de flanc ; après s'être établi sur les hauteurs de ce dernier village, il se mit à canonner le front de la division française, postée en avant de Gosselies.

Bientôt, il la fit attaquer. Mais les Français se défendirent avec tant d'intrépidité que le général Quasdanowich n'osa pas aborder la ligne de bataille ; il se borna à continuer sa canonnade, à laquelle l'artillerie française répondait avec d'autant plus d'avantage qu'elle était placée dans des redoutes de fortune.
Les deux partis restèrent ainsi à se canonner jusqu'au soir. Quasdanowich, ayant alors appris la défaite du prince de Cobourg, s'empressa de suivre le mouvement de recul de l'armée et se retira sur Trois-Bras entre Frasne et Genappe. (À l'époque, les quatre-Bras de Baisy-Thy sont déjà cités, mais les documents ne parlent que de trois. Pourquoi ?)

L'avant-garde du prince de Kaunitz attaqua d'abord six escadrons de la division française du général Championnet postés près de la **Cense de Chessart (fermes de Chassart entre** Villers-Perwin, Mellet**, Heppignies et Wagnelée), à Saint-Amand.**

Après avoir fait mine de résister, les cavaliers français, ne se sentant point en force, se replièrent sur le gros de leurs troupes retranché entre **Saint-Fiacre, Héppignies et Wagnie (Heppignies et Wangenies ou Wagnelée).**
Ps : Sur les anciens plans, Wagnée est cité soit pour Wagnelée, soit pour Wangenies

Les alliés se portèrent rapidement à leur poursuite et le prince de Kaunitz, ayant réuni le troisième corps sous ses ordres arrivé vers **Saint-Fiacre**, le fit ranger en bataille, malgré une vive canonnade qui partait des retranchements français.

Championnet, voyant qu'il allait être attaqué, envoya alors huit escadrons dans le dessein de tourner l'ennemi du côté de **Wagnie**. Cette manœuvre réussit au gré des désirs du général français Championnet. (Ici, le Wagnie est certainement **Wagnelée.**)

Menacé d'être enveloppé, Kaunitz fit faire un mouvement d'arrière à ses troupes et imitant la prudente circonspection du général Quasdanowich, il n'osa point se porter à l'attaque des retranchements. Il resta pendant quelque temps dans la même position, se contentant de répondre, par son artillerie, aux continuelles canonnades des Français. Il semblait attendre l'issue des attaques des autres corps pour se décider.

En effet, il était informé que le général Beaulieu (voir le lieu-dit au limite de **Brye -** Marbais), aux prises avec la droite de l'armée française, poursuivait vigoureusement le combat, se flattant de remporter un avantage décisif.

Beaulieu, qui commandait le cinquième corps de l'armée alliée, s'était mis en mouvement de la Cense de Faye (**Fayt** : ferme de **Wanfercée**, appartenant au prieuré d'Oignies à Aiseau). Ses tirailleurs engagèrent le combat avec ceux de Marceau, postés vers les villages de **Wansersée**, de Velaine et de **Bauley (Wanfercée-Baulet – Keumiè - Velaine).**

Reçus avec fermeté, ils furent d'abord repoussés ; mais ils revinrent à la charge, firent plier les tirailleurs français, et s'emparèrent de **Baulet**, de Velaine et du bois de même nom sur la route d'Onos (Onoz).

Les troupes de la droite de Marceau, obligées de céder après un combat des plus opiniâtres, se retirèrent dans les bois de Copiau, derrière les retranchements qu'ils y avaient élevés.

Les Français réussirent à les maintenir longtemps en avant de leurs retranchements. Cependant, se voyant près d'être tournés par une colonne ennemie qui avait pénétré par la pointe du bois conduisant à la **Cense** de la Maison **Rouge** et craignant d'être coupés, ils abandonnèrent leur position. L'infanterie se replia dans **Lambusart** et la cavalerie se rallia en avant de ce village. Celle-ci fut chargée et mise en déroute par la cavalerie autrichienne. La cavalerie française fut obligée de se retirer sous la protection d'une batterie.

Chargée de nouveau par quatre escadrons autrichiens postés non loin de **Lambusart**, elle se laissa culbuter sur l'infanterie française.

Le désordre était manifeste parmi les fantassins. Marceau dut personnellement ranimer le courage de ses troupes. À sa voix, les Français s'élancèrent la baïonnette en avant et reçurent avec sang froid la cavalerie autrichienne. Ainsi, ils donnèrent le temps aux escadrons de se reformer. L'ennemi, repoussé par cette attaque et foudroyé par l'artillerie placée dans Lambusart, fut contraint de contourner le village.

Il y eut alors un moment de ralentissement dans le combat : Jourdan en profita pour donner l'ordre au général Hatry de se joindre au général Lefebvre, de se soutenir l'un et l'autre et de soutenir la division Marceau, tandis que le général Dubois se porterait avec la cavalerie de réserve en arrière de **Wagnie et d'Epignies** (**Wangenies et Heppignies**).
Mais Beaulieu avait appelé à lui des renforts et recommençait l'attaque contre **Lambusart**.

Les troupes de Marceau résistèrent avec cette valeur héroïque que leur inspirait leur brave général, et si sa cavalerie eût soutenu leur courage, peut-être eussent-elles conservé leur position. Cependant, celle-ci, chargée par plusieurs escadrons ennemis, ne put résister et rendit nuls tous les efforts de l'infanterie française.

À la vue de cette cavalerie opérant sa retraite au grand galop, les soldats s'imaginent que tout est perdu, tournent le dos sans songer à prolonger leur défense et se retirent en désordre vers le Pont-à-Loup (Pont de Loup) afin d'y repasser la Sambre.

Marceau réussit à retenir quelques bataillons français et, ayant réuni sous son commandement six autres bataillons que venaient de lui envoyer les généraux Lefebvre et Hatry, il posta ce petit corps dans les haies et dans les jardins de **Lambusart**. Soutenu par son artillerie, dont les Autrichiens n'avaient pu s'approcher, il contint l'ennemi et l'empêcha de déboucher du village.

Quelques escadrons de Beaulieu qui s'étaient hâtés de filer le long de la Sambre se présentèrent devant Charleroy. Ils y furent reçus par l'artillerie française qui avait place dans la forteresse.

Tandis que Beaulieu réussissait à déposer Marceau de sa position, le général Lefebvre défendait glorieusement celle qu'il occupait en arrière de **Fleurus**.

Attaqué par le quatrième corps de l'armée alliée que commandait l'archiduc Charles, il avait d'abord été obligé de faire replier ses avant-postes du village de **Fleurus** après un combat long et meurtrier.

C'est en vain que les Autrichiens essayèrent de forcer la position et les retranchements des généraux Lefebvre et Hatry sur **Lambusart**.

Deux manœuvres que le prince Charles commanda pour les tourner tantôt à droite, tantôt à gauche, échouèrent également. Voyant enfin que tous ces mouvements étaient inutiles pour surprendre les Français, le général ennemi se décida à les attaquer de front.

Trois fois les troupes autrichiennes arrivèrent jusqu'à portée de pistolet de la ligne française, par trois fois elles furent repoussées par la mitraille et la mousqueterie française.

Aussitôt qu'elles tournaient le dos pour reformer leurs rangs, elles étaient chargées par des régiments de cavalerie française que le général Lefebvre faisait déboucher du camp par des passages qui avaient été ménagés.

Enfin, découragé par le peu de succès de ces trois attaques et menacé d'être poursuivi, le prince Charles fit un mouvement sur sa droite pour se réunir au prince de Kaunitz.

Le général Lefebvre se préparait à tirer parti de cet avantage, et déjà il était sorti de ses retranchements, lorsque la nouvelle de l'échec éprouvé par le général Marceau parvint jusqu'à lui. À cet instant, il reçut l'ordre de Jourdan de lui porter secours.

La retraite de cette division mettait son flanc droit à découvert, et si le prince Charles, au lieu de se retirer, eût alors retourné à la charge, on peut douter que Lefebvre se fût trouvé en mesure de résister.
Mais avec des si…

Le général français comprit l'imminence du danger qu'il courait et prit les moyens les plus propres à l'éviter. Les différents corps qui occupait le centre de **Fleurus** reçurent l'ordre de l'évacuer et de se replier par échelon dans les retranchements du camp (**au Vieux-Campinaire et à Fontenelle sous Fleurus**).

En même temps, Lefebvre poussa les tirailleurs jusqu'auprès de **Lambusart** et, de cette manière, se mit à même de soutenir les bataillons que Marceau avait réunis en arrière de ce village.

Un régiment de cavalerie et les grenadiers de la division vinrent se former en potence depuis le village jusqu'au bois. Il se trouvait sur ce point plusieurs hauteurs ; Lefebvre y envoya aussitôt quelques troupes et y fit établir une batterie de douze pièces d'artillerie.

À ce moment de la journée, l'aile droite française se retrouvait en mauvaise posture. Marceau avait reculé et avait été forcé de repasser la Sambre. Le succès de la journée dépendait maintenant de l'attaque vers **Lambusart et le Vieux-Campinaire**. Si Cobourg, en rassemblant toutes ses forces et avec vigueur, avait foncé sur les divisions françaises, il en aurait été autrement du sort de la journée et des années à venir. Mais Cobourg, resté fidèle à ses anciennes conceptions militaires, manqua d'audace et d'imagination.

La volonté profonde du général Beaulieu voulant à tout prix prendre **Lambusart** définitivement prouvait bien qu'il connaissait toute l'importance de cette position. Nous avons vu avec quel acharnement il s'était efforcé de déboucher de ce village après la retraite de la division du général Marceau.

Arrêté dans ce mouvement par les bataillons que celui-ci avait réunis et par l'artillerie placée sur les hauteurs, il avait appelé à son secours la colonne du général Schmertzing et une partie de la troisième commandée par le général Zapf.

Schmertzing et Zapf s'avancèrent en même temps par un défilé du côté de **Lambusart** dans le dessein de prendre à revers les retranchements français (défilé : la route du **Wainage** entourée par des haies simplement ??).
À ce moment, Lefebvre arriva de **Wangenies et Fontenelle** avec des grenadiers français formés en potence et une batterie d'artillerie de douze pièces. Les deux colonnes autrichiennes furent tellement maltraitées par la mitraille française qu'elles se retirèrent en toute hâte avec de lourdes pertes.

Le général Beaulieu demanda au prince de Kaunitz et à l'archiduc de soutenir ses efforts en attaquant eux-mêmes vigoureusement les Français. Il réunit toutes ses divisions et attaqua en masse les retranchements et parvint à prendre le camp par le flanc. Il s'agissait de contourner la droite de l'armée française.

Devant le danger d'effondrement et d'enveloppement que courait sa droite, Jourdan envoya la plus grande partie de la division Hatry au secours de celle de Lefebvre. Il lui donna l'ordre de garder sa position, mais aussi de chasser l'ennemi de **Lambusart** vers Namur. Les Français opposèrent à l'ennemi une vive résistance. À mesure que les Autrichiens voulaient déboucher dans le village **de Lambusart**, ils étaient arrêtés par un feu terrible de mousqueterie française. De plus, ils étaient assaillis de tous côtés par les troupes légères éparpillées dans les jardins et dans les prairies, dissimulées derrière les haies.

Lefebvre prit l'offensive ; ses soldats se jettent avec fureur sur les Autrichiens de Beaulieu, les culbutent, les chassent de **Lambusart**. Ils ne leur permettent de se rallier qu'en arrière de ce village sur **Bauley et** oignelé (**Baulet,** Moignelée).

Mais ce dernier échec ne peut encore rebuter le général Beaulieu. Nous avons déjà dit qu'il avait fait prier les princes Charles et de Kaunitz de seconder ses efforts. Ceux-ci, prévenus des succès que se promettait le général Beaulieu, avaient en effet réuni leurs forces et avaient attaqué en force la division française du général Championnet tenant la position de **Saint Fiacre Herpigni** (hameau entre Heppignies et Mellet).
…/
« La redoute dont Championnet se sert est la ferme **au croisement de la route de Mellet à Fleurus et de la rue Oleffe à Heppignies** ainsi que l'ermitage de **Saint-Fiacre** qui se trouvait en face, soit sur la route de remembrement vers les terres de **Chassart et Saint-Amand**.
(La croix dessinée sur le pignon est celle qui représente l'abbé de Beauprés à Fumay France. Six ermites viendront de cette abbaye pour enseigner aux enfants du village et cela jusque la révolution.) En ce qui concerne le village d'Heppignies, l'église et le château (celui-ci est détruit après 1825, car il est encore loué comme habitation en septembre 1824) serviront de redoute aux troupes suivant les mouvements de l'attaque »

…/

La division de ce général était à l'abri derrière de forts retranchements, appuyée à une redoute armée de 18 pièces de canons. Elle était soutenue par la réserve de cavalerie et quatre compagnies d'artillerie légère. Elle résista valeureusement à tous les efforts de l'ennemi.

Toutefois, le général Championnet ayant reçu un faux avis qui lui annonçait que le général Lefebvre avait été forcé d'abandonner sa position, et craignant d'être pris entre deux feux, crut devoir ordonner la retraite de sa division. Déjà la grande redoute était entièrement désarmée ; déjà la tête de la colonne débouchait dans le village d'**Hépignies**, **(Heppignies)** lorsque

Jourdan, qui s'est aperçu de ce faux mouvement, arriva avec six bataillons et deux régiments de cavalerie du général Kléber et vint rétablir la position.

Certain de la fausseté du rapport, Jourdan donna ordre à Championnet de faire revenir promptement l'artillerie dans la grande redoute. Lui-même se met à la tête des six bataillons qu'il a amenés et les dispose en colonne serrées à la droite d'**Hépignies** (sur les terres entre **Wangenies et Heppignies**, les Autrichiens revenus de **Chassart** avaient repris le bas **d'Heppignies au trou del vigne).**

Le prince de Kaunitz et l'archiduc, qui s'étaient aperçus du recul de Championnet, s'étaient emparés des haies et des jardins d'**Hépignies (Heppignies)**, tandis que Beaulieu manœuvrait toujours contre Lambusart. Les trois colonnes autrichiennes s'avançaient en bataille sur deux lignes, dans la plaine entre **Hépignies et Wagnie (Heppignies** et **Wangenies).** Une artillerie nombreuse accompagnait les colonnes autrichiennes et était masquée par celle-ci. Le combat entra dans sa phase décisive. Jourdan fait donner l'ordre aux soldats français de ne faire feu que lorsque l'ennemi sera parvenu à demi-portée de canon. Le feu de la grande redoute, au château et à l'église du village, et celui de quatre compagnies d'artillerie légère, portèrent la mort dans les rangs autrichiens. Deux fois les troupes autrichiennes de Kaunitz et de l'archiduc Charles reviennent à la charge ; deux fois elles sont repoussées sur Saint-Fiacre avec de lourdes pertes.

La dernière attaque fut la plus vigoureuse. Irrité par les obstacles et devenu furieux par la résistance, l'ennemi bravait les dangers avec une impassibilité que ne surpassait point la bouillante valeur des Français.

L'artillerie tirait de part et d'autre avec tant de vivacité qu'il était impossible de distinguer les coups. Les obus enflammèrent les blés et les baraques des fermes. Plusieurs caissons sautèrent avec une forte explosion. La redoute est enveloppée, un moment, d'un nuage de flammes et de fumée. Quelques bataillons français, effrayés, demandent l'ordre de retraite.

« Non, dit Jourdan, qui combattait à la tête de ces braves, point de retraite aujourd'hui !
Nous retirer quand nous pouvons combattre !
Non, non, point de retraite ! »

Cette phrase est sans doute ajoutée par les commentateurs de l'événement. En effet, Jourdan ne se trouvait pas dans les environs immédiats de ces bataillons. Elle traduit par contre très bien cette volonté de victoire à tout prix.
(Chaque bataille a son mot : souvenez-vous du **NUTS** de Bastogne en 1944!)

Les Français se rejetèrent et bousculèrent les Autrichiens. Cette fois, le prince de Kaunitz et l'archiduc opérèrent leur retraite avec précipitation. La victoire au centre des Français est un pas décisif vers la victoire finale.

À droite, le général Beaulieu avait repris **Lambusart** à Lefebvre. Celui-ci, rallié derrière le village, se déroba à l'ennemi un moment, porta sa deuxième ligne à sa droite, en colonnes d'attaque, sur **Lambusart** et fit attaquer de front le village par ses autres troupes.

Les Français, animés par la vengeance et le désir de remporter enfin la victoire, s'élancèrent avec confiance et le village fut pris par les deux colonnes françaises, qui y entrèrent, chacune de leur côté, entourant le village. Lors de cette dernière attaque, le général Beaulieu fut blessé à la jambe.

Il était six heures du soir. Le prince de Cobourg, enfin informé de la prise de Charleroi par les Français, comprit que son plan de bataille ne pouvait plus réussir dans aucun cas et donna l'ordre de repli par Sombref (Sombreffe) et Balatre, vers Gembloux. Ainsi, tous les corps de l'armée alliée, en se retirant, cédaient la victoire aux Français. Le prince de Kaunitz avait été chargé, par Cobourg, de protéger cette retraite. La cavalerie du général Dubois fut chargée de la poursuite. Mais celle-ci fut peu vigoureuse et l'ennemi put s'échapper sans grands dangers. Les alliés se retirèrent sur Nivelles, d'où ils portèrent un corps à Roeulx (Petit-Roeulx-lez-Nivelles), le gros sur Mont-Saint-Jean, près de Braine-la-Leud, à l'entrée de la forêt de Soignes, la gauche entre Genappes et Gembloux.

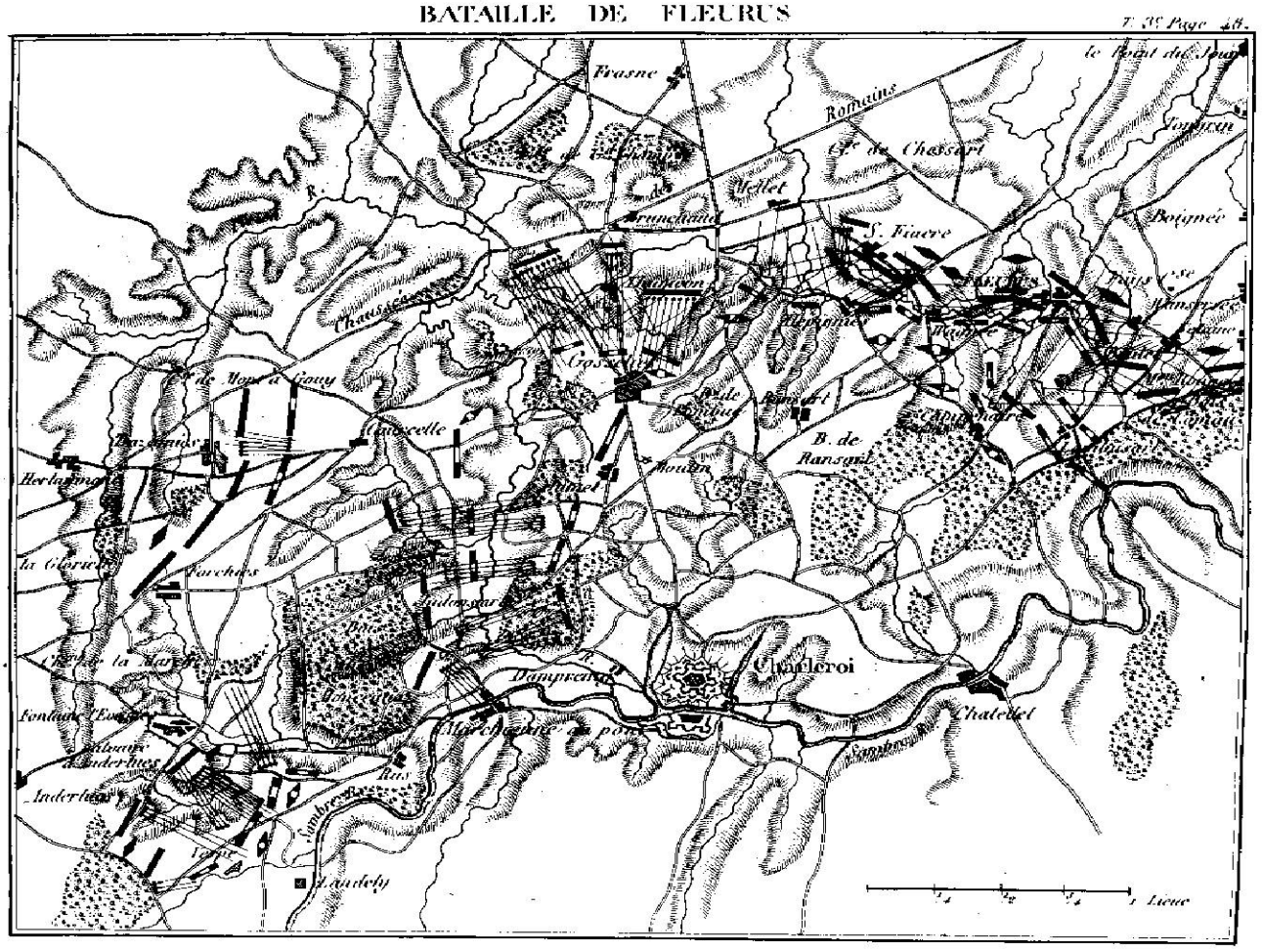
À 20 heures, les armées de la République étaient seules maîtres du champ de bataille.
La seconde conquête de la Belgique par les Français fut le fruit de cette **célèbre victoire de Fleurus**. Elle fut d'ailleurs **inscrite sur l'Arc de Triomphe à Paris**.
Mais devons-nous croire le général Jourdan qui rapporta que la victoire ne fit pas plus de 6 000 morts et prisonniers alors que les Autrichiens avouèrent une perte de 10 000 hommes, dont 3 000 prisonniers.

La position française était plus forte que celle des alliés. En effet, placée en un arc concentrique, le commandement français disposait d'un front plus court, pouvait facilement communiquer et, surtout, les corps d'armées pouvaient se soutenir mutuellement beaucoup plus vite.

Placés à l'extérieur du demi-cercle, les alliés, eux, devaient, au contraire, disperser bien davantage leurs armées et avec un commandement multicéphale handicapé par des liaisons trop longues entre les différents corps.

Déclaration des droits de l'HOMME. 1789.

CHAMPIONNET,
le vainqueur à Heppignies le 26 juin 1794



Plans de 1690 qui servit encore en 1794

NAPOLEON 1ER

LES CENTS JOURS 1815

« Cent jours se sont écoulés depuis le moment fatal où Votre Majesté, forcée de s'arracher aux affections les plus chères, quitta sa capitale au milieu des larmes et des lamentations publiques. » C'est en ces termes que, le 8 juillet 1815, le préfet de la Seine Chabrol accueillit Louis XVIII de retour de Gand, après sa fuite de Paris le 19 mars.

Les Cent jours resteront l'aventure la plus extraordinaire d'une vie exceptionnelle. L'île d'Elbe était mal gardée, la France vaguement inquiète, le grand homme inconsolé dans son minuscule royaume d'exil. Il avait gardé intacte cette puissance d'imaginer et d'agir qui le séparait du reste de l'humanité. Embarqué le 26 février sur l'Inconstant ([1]), Napoléon accostait le 1er mars 1815 au Golfe Juan.

Mal accueilli en Provence, où la place forte d'Antibes lui fermait ses portes, il se jetait dans les Alpes pour éviter Marseille et la vallée du Rhône, vieille terre du royalisme. Excellent calcul: le petit peuple des bourgs alpins lui est entièrement dévoué. Marche rapide et fantastique par Canne, Grasse, Digne, Sisteron, Gap, Vizille (où le colonel de La Bédoyère passait avec le 7ème de ligne de son côté), et Grenoble où il arrivait le 6 mars. A Lyon, le retour se transformait en triomphe. La ville lui faisait un cortège d'acclamations dès son arrivée, le 10 au soir, aux cris de: « Vive l'Empereur! A bas les nobles! A bas les prêtres! Mort aux Royalistes! ». Napoléon était redevenu le « Fils de la Révolution ». Le dernier épisode du « Vol de l'Aigle » se déroulait à Auxerre avec le ralliement du maréchal Ney. Sa défection sonnait pour Louis XVIII l'heure d'un nouvel exil. Dans la nuit du 19 au 20 mars, il s'enfuyait pour se réfugier à Gand le 30.

Rentré aux Tuileries le 20 mars au soir, l'Empereur devait d'abord donner à son retour les formes d'un nouveau contrat avec les Français. Disposé à faire des concessions à la bourgeoisie, il demandait à Benjamin Constant de rédiger l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire ([2]) inspirée de la Charte Royale. Dans cet Acte, Napoléon prévoyait la liberté du

---

[1] La veille, il avait fait ses adieux à sa sœur Pauline et à sa Mère. « Partez mon enfant, lui avait-t-elle dit en l'embrassant. Partez et suivez votre destinée ». Elles ne devaient plus le revoir.
Le 26, vers vingt heures, il embarquait sur une flottille de cinq navires : le brick « l'Inconstant », l'espéronade « Caroline », la polacre « Saint-Esprit » et les deux chébecs « Etoile » et « Saint Joseph ». A leurs bords se trouvaient hormis l'Empereur, 600 hommes de la Garde, 200 chasseurs corses, 200 fantassins français, 100 chevau-légers polonais et de l'artillerie ; soit 1100 hommes commandés par Drouot, Bertrand et Cambronne.

[2] Cet Acte, surnommée « la Benjamine » du nom de son auteur, ne satisfaisait personne. Ni les Bonapartistes qui déploraient la capitulation du pouvoir absolu ; ni les Jacobins, scandalisés par le maintien de la pairie et d'autres privilèges de caractères monarchiques et aristocratiques ; ni les Libéraux qui n'y voyaient qu'une concession arrachée par les circonstances et que l'on hâteraient de rejeter à la première occasion.

culte, la suppression de la censure, la garantie de la liberté de la presse, le partage du pouvoir législatif entre lui et les Chambres...

Mais son existence dépendait déjà du sort des armes. Arrivée à Vienne le 7 mars, la nouvelle de la disparition de « l'Ogre de Corse » mettait le Congrès de Vienne en émois. Malgré la bonne volonté de Napoléon qui, en vain, adressait à tous les gouvernements les assurances les plus pacifiques, nul parmi les congressistes, ne lui faisait confiance.

Dès le 13 mars, les puissances réunies mettaient « l'usurpateur » hors la loi et renouvelant (25 mars) le traité de Chaumont ([3]), les Quatre (Angleterre, Autriche, Prusse et Russie) s'engageaient à combattre « tant que Bonaparte ne serait pas mis absolument hors de possibilité d'exciter des troubles, de réitérer des tentatives pour s'emparer du pouvoir suprême en France et de menacer la sûreté de l'Europe ([4]) ».

Ils levaient rapidement des Armées dans le but d'envahir la France à partir du 1er juillet. Parmi celles-ci, deux Armées établissaient leur camp en Belgique.

Amalgame de Britanniques, d'Hollando-Belges et d'Allemands d'origines diverses (Hanovriens, Légion germanique, Brunswickois), l'Armée des Pays-Bas (96.000 hommes), sous les ordres du duc de Wellington, s'organisait autour de deux Corps d'armée et de deux réserves: I Corps (prince Guillaume d'Orange), II Corps d'armée (Lieutenant général Lord Hill), la Réserve d'infanterie (duc en personne) et la Réserve de cavalerie (lord Uxbridge).

Les forces Britanniques (environ 30.000 hommes) se composaient partiellement des vainqueurs du Portugal et d'Espagne. Elles formaient une machine de guerre dont l'efficacité était légendaire: une infanterie dont les tirs étaient d'une précision diabolique; une cavalerie lourde réputée comme étant la meilleure d'Europe. Seule l'artillerie, même si très mobile et manœuvrière, est plus faible car mal encadrée. Les autres contingents, en majorité nouvellement formés, étaient de valeurs très inégales et n'avaient que très rarement connus le feu.

Cette Armée surveillait la frontière entre la mer du Nord et Mons, couvrant Bruxelles, Anvers, Ostende et Gand.

---

[3] Ce traité, signé le 9 mars 1814, liait l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie contre la France pour une période de vingt ans et était renouvelable. Chacun devant fournir un contingent de 150.000 hommes.

[4] Correspondance inédite de Talleyrand et de Louis XVIII, p. 350-356. Margerit, Waterloo..., p. 75.

L'Armée du Bas-Rhin (118.000 hommes), pour sa part se divisait en quatre Coprs : I Corps (général von Zieten), II Corps (général von Pirch I), III Corps (général Baron von Thielmann) et IV Corps (général Baron Bülow von Dennewitz). Commandée par le feld-maréchal prince Blücher von Wahlstatt, ses troupes regroupaient de nombreux vétérans des Campagnes de 1813 et 1814 aguerris au combat; des volontaires et des troupes de Landwehr de moindre qualité mais d'un patriotisme à toute épreuve.

Casernée entre Liège et Charleroi, elle gardait la frontière entre cette dernière ville et Givet.

Une troisième armée, l'Armée du Rhin Moyen, dirigée par le feld-maréchal comte Barclay de Tolly ([5]) (168.000 hommes), composée exclusivement de Russes, devaient arriver fin juin entre le Rhin et la Moselle.

Enfin, l'Armée du Haut-Rhin, sous les ordres du feld-maréchal prince von Schwarzenberg ([6]), regroupant des Corps de Bavière, de Saxe et de Wurtenberg, auxquels s'ajoutait la majorité de l'Armée autrichienne (255.000 hommes), cantonnaient entre le Main et la Suisse.

Deux autres Armées de 100.000 Autrichiens et sardes étaient également prévu en Italie par les Coalisés.

Face à Wellington et à Blücher, La France disposait de l'Armée du Nord. Elle se composait de cinq Corps: Les I Corps (Drouet d'Erlon), II Corps (Reille), III Corps (Vandamme), IV Corps (Gérard), VI Corps (Mouton, comte de Lobau), La Garde (Drouot), la réserve de cavalerie (Grouchy) et le grand parc, soit environ 125.000 hommes.

L'infanterie était excellente au feu, bonne manœuvrière ; la cavalerie bien entraînée et dirigée par des officiers qualifiés. L'artillerie, quant à elle, utilisant le système Gribeauval, permettait aux canonniers d'être les meilleurs du monde pour la précision et la rapidité de leurs tirs. Les soldats étaient des hommes aguerris, disciplinés, ayant au moins une campagne à leur actif et une foi totale en leur Empereur; mais, leur confiance envers bon nombre d'officiers supérieurs, qu'ils avaient vu si souvent renier Napoléon en 1814, était restreinte.

---

[5] (1761-1818) Général Russe. Participa aux Campagnes de Prusse, de Pologne, de Russie et de France comme feld-maréchal.
[6] (1771-1820) Général à vingt-cinq ans. Participa à l'ensemble des Campagnes de la Révolution. Ambassadeur d'Autriche à Paris en 1809. Nommé maréchal en 1812 (pendant de la Campagne de Russie), il joua un rôle important à Leipzig, dirigeant les coalisées contre la France.

Napoléon, conscient du danger que représentait les Armées coalisées, décidait de porter l'offensive en Belgique; ne laissant aux autres frontières que des garnisons : le V Corps (général Rapp) en Alsace et le détachement Lecourbe ([7]) dans le Jura, le VIII Corps (maréchal Suchet) dans les Alpes, le groupement du maréchal Brune tenait le Var, le VII Corps divisée en deux (Clauzel ([8]) et Decean ([9])) protégeait les Pyrénées, enfin la Vendée - toujours prête à se réveillée et à se soulevée - était contrôlée par le groupement de Lamarque ([10]).

Cette première opération d'une manœuvre plus importante devait comporter quatre phases: concentrer l'Armée française au point de jonction des Anglais et des Prussiens; séparer les deux adversaires en plaçant des troupes face au premier et marcher contre l'autre; battre cet autre et l'observer; se retourner contre le premier pour l'anéantir. Cette offensive terminée, Napoléon se porterait contre les Austro-Russes avec les renforts reçus.

Quittant Paris le 12 juin à 4 heures du matin, il rejoignait le 14 l 'Armée du Nord concentré à la frontière belge. Certain de son étoile et de son armée, l'Aigle pouvait, pensait-il, fondre sur sa proie.

---

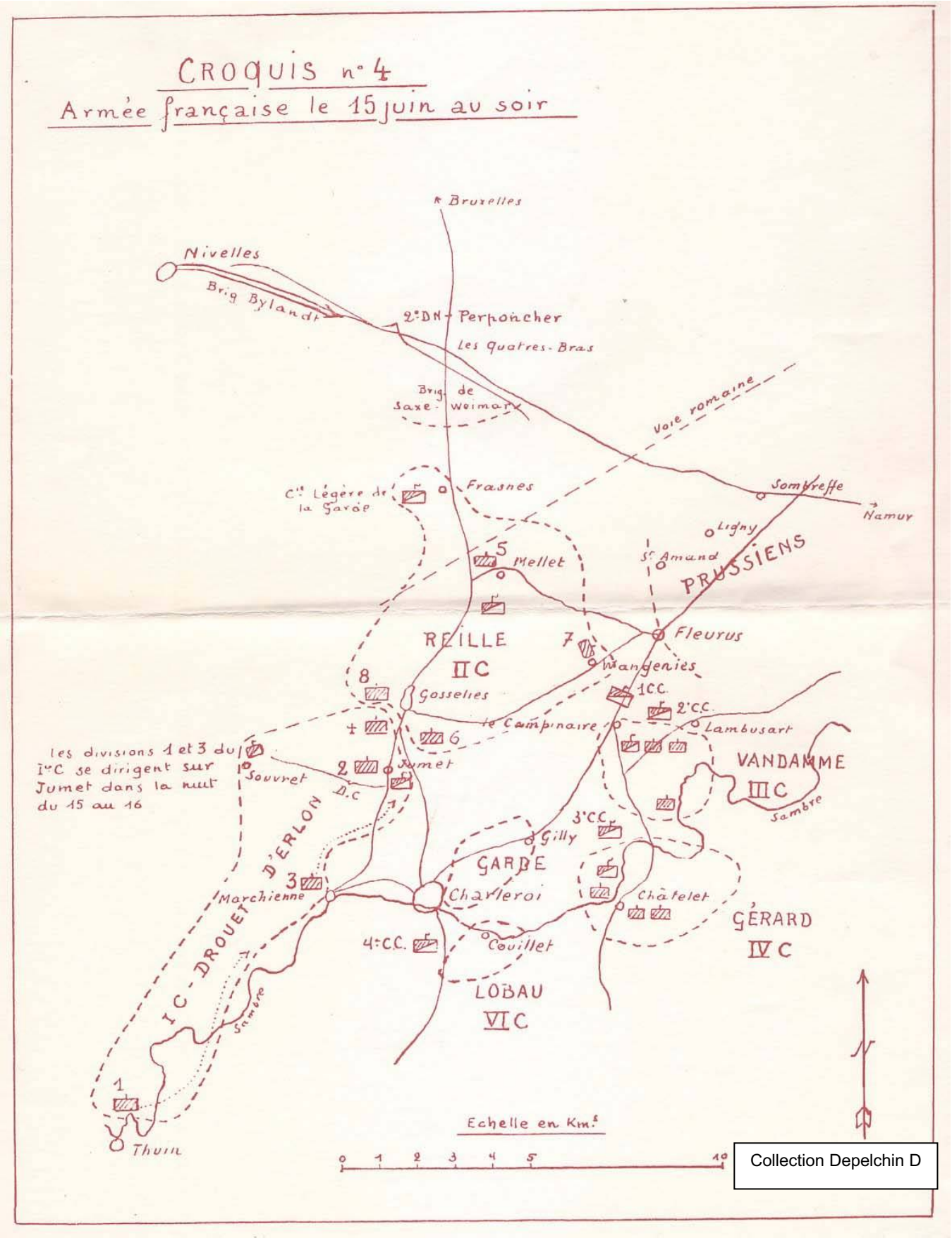
[7] (1759-1815) Participa aux batailles de Wattignies, Fleurus et s'illustra à Hohenlinden sous les ordres de Moreau. Disgracié durant l'Empire pour avoir soutenu ce dernier, il offrit ses services à Napoléon en 1815. Son nom est inscrit au côté Est de l'Arc de Triomphe.

[8] (1772-1842) Participa à la bataille de Lodi. Promu général en 1799, il se retrouve en Hollande, en Italie et au Portugal. En 1815, il rallie Napoléon et tente de soumettre les royalistes à Bordeaux. Nommé maréchal en 1831 et gouverneur général d'Algérie en 1835. Son nom est inscrit au côté Ouest de l'Arc des Triomphe.

[9] (1769-1832) Général en 1796, il participa à la bataille de Hohenlinden en 1800. Nommé gouverneur des établissements français en Inde, il rentra en France en 1811. Rallié à Louis XVIII en 1814, il rejoint Napoléon en 1815 avant d'être jugé par le Roi après Waterloo. Son nom est inscrit au côté Ouest de l'Arc des Triomphe.

[10] (1770-1832) Participa aux batailles de Engen, Hochstaedt, Hohenlinden. Nommé général en 1801, il est, en 1809, présent à Pavie, à Prewald, à le prise de Laibach et à Wagram. En 1815, il pacifie la Vendée par le traité de Cholet le 26 juin 1815. Son nom est inscrit au côté Ouest de l 'Arc des Triomphe.

Le plan du 15 JUIN 1815

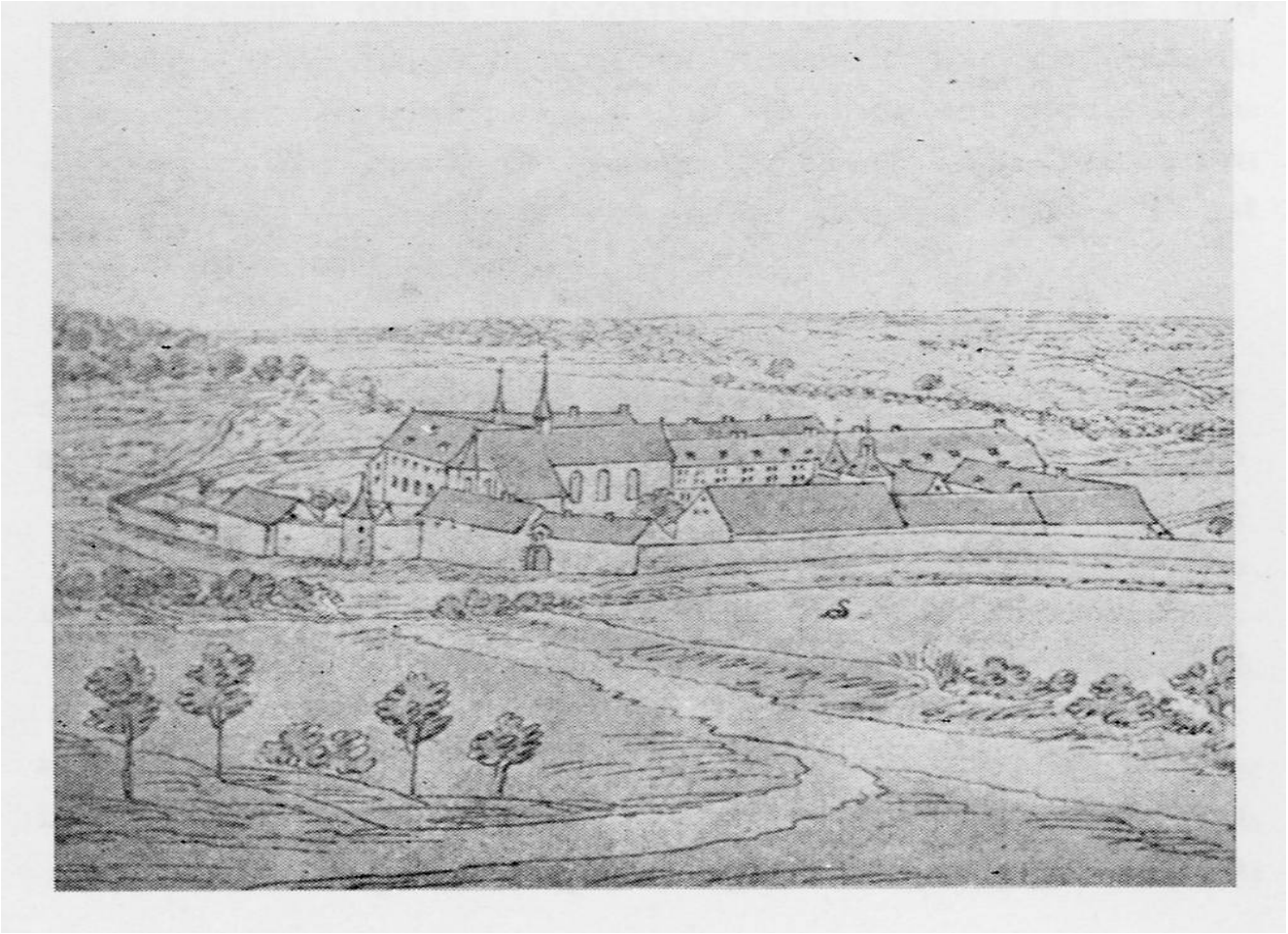


Collection Depelchin D

Les combats de Châtelineau et de Gilly.

Suivant les ordres du général von Zieten, le général von Pirch II s'était retiré à Gilly et y avait pris position avec la 8e brigade ; il avait parachevé son mouvement vers deux heures.

SOLEILMONT



Vue de l'abbaye de Soleilmont au 18 siècle (Saumery)

Son armée était établie sur des hauteurs sises derrière le ruisseau de Grandrieu. A partir de l'abbaye de Soleilmont, passant par le bois de Lobbes, le bois de Ransart, le bois de Trichève, le bois de Lambusart, le bois de Rondchêne jusqu'à Châtelet, soit sur un front de 5.500 à 6.000 mètres.

Sur la droite du front de von Pirch II, mais en deçà de la route de Fleurus, sur une surélévation du sol, furent mises en batterie quatre pièces de canon destinées à commander la vallée et la chaussée dans la direction de Gilly ; entre l'emplacement de ces pièces et la route de Fleurus furent placés deux autres canons destinés à battre le passage des troupes sortant de Gilly.

Les meilleurs tireurs du bataillon de fusiliers du régiment n° 6 formaient le soutien de cette artillerie. Ils étaient dissimulés derrière les haies d'épines vives. Le deuxième bataillon du régiment n° 28 se tenait rapproché de l'Abbaye de Soleilmont. Le 1er bataillon de ce régiment était sur le chemin de Lambusart et son bataillon de fusiliers était à la gauche du front, vers Châtelet.

Le 2e bataillon du 2e régiment de Landwehr Westphalienne reçut la mission de protéger la batterie placée derrière Gilly. Les premier et sixième bataillons du régiment n° 6 formaient la réserve.

Le 1er régiment de Dragons de Prusse Occidentale avait pris position à l'endroit où le sol était en déclivité vers Châtelet. Ce régiment fournissait les postes avancés et les patrouilles dans la vallée de la Sambre. A Farciennes, il liait communication avec le détachement de la 3e brigade.
Le deuxième bataillon du Régiment n° 2 de la Landwehr Westphalienne avait quitté Dampremy pour se diriger sur Fleurus vers onze heures.
Ce régiment, passant par Lodelinsart et Soleilmont, rejoignit vers deux heures la brigade derrière Gilly Soleilmont.

Le général von Pirch II, redoutant que les Français, débordant sa droite, ne s'emparassent de la route de Fleurus - ce qui aurait contrarié sa retraite sur Lambusart - prit la précaution d'encombrer la route de nombreux abattis.

Grouchy avait passé la Sambre à Charleroi au galop, en même temps qu'une sortie du corps de cavalerie commandé par Pajol.
Arrivé à Gilly, il aperçut sur les hauteurs au nord de cette localité, sur les lisières des bois, un corps prussien qui avait pris position vers la route de Fleurus. Grouchy prit soin d'explorer personnellement cette position.

Cette position était, au midi, protégée par un vallon profond ; au sein de ce vallon coulait un ruisseau fort fangeux. La position était donc protégée au sud par le vallon et le ruisseau. Grouchy estima ce corps prussien à une force de quinze à vingt mille hommes.

Grouchy ne disposait, vers trois heures, que de la cavalerie légère et des Dragons d'Exelmans. Sans renforts, il était hors d'état d'attaquer.

Cette exploration terminée, il retourna à Gilly et envoya son aide de camp Pont-Bellanger à Charleroi, auprès de l'Empereur, pour exposer à ce dernier la situation de l'ennemi à Gilly, lui demander des renforts d'infanterie et l'ordre d'attaquer.

L'Empereur, sans tarder, vint sur les lieux vers cinq heures.

Napoléon mit pied à terre à Gilly. Accompagné d'un état-major fort réduit, il descendit la route de Châtelet jusqu'au point où se trouvait anciennement la fosse dite Sébastopol. Là, il prit à sa gauche un chemin, qui se soudait à une voie de section plus grande aboutissant aux ruines du moulin Delhatte. Il suivit ce chemin jusqu'au sentier conduisant à la chapelle Sainte Anne.

De là, il découvrait la campagne de Châtelineau, sise entre le bois du Fayt et les bois de Soleilmont et Fleurus.

L'Empereur, accompagné du Maréchal Grouchy, observait le corps ennemi de l'angle de la maison en laquelle était encastrée la chapelle Sainte Anne. Le souvenir de ce qui lui avait été rapporté à Charleroi, à savoir que deux cent mille prussiens étaient massés à Gilly lui revenant sans doute à l'esprit, il prononça ces paroles, entendues des habitants du petit immeuble sortis pour le saluer : « *Mais il n'y en a qu'une poignée !* »

Au groupe d'habitants qui l'entouraient avec sympathie et respect, il dit : « *N'ayez pas peur de moi. Je suis Napoléon, je ne vous veux aucun mal, je suis venu ici pour vous délivrer des prussiens*. »

« ***Vive l'Empereur !*** », s'écria le groupe en se découvrant .

L'Empereur donna ordre d'attaquer quand les Dragons du général Exelmans seraient arrivés. Ceux-ci étaient encore en arrière. Il donna au Maréchal Grouchy l'ordre d'attaquer dès qu'il aurait été rejoint par le corps d'infanterie du général Vandamme dont il allait, disait-il, hâter la marche, et retourna à Charleroi. En attendant l'infanterie et les Dragons d'Exelmans, Grouchy procéda à la préparation de l'attaque.

Grouchy, lors de sa reconnaissance, avait découvert un passage praticable pour la cavalerie près du moulin Delhatte. C'était un pont en dessous de l'étang du Moulin. En même temps, dans l'attente de Vandamme, Grouchy fit filer par la droite les Dragons d'Exelmans par le

passage du moulin, dans le but de prendre les prussiens de flanc. Les accidents du terrain facilitaient ce mouvement en les cachant aux yeux des prussiens.

Une batterie fut établie dans le cimetière de Gilly. Une autre en un point sis un peu en dessous de l'emplacement de l'ancien charbonnage de Sébastopol, entre la chaussée de Châtelineau et l'étang du Moulin.

Von Pirch II forma sa première ligne de quatre bataillons. Les trois autres furent mises en réserve. Le bataillon de fusiliers du 1er régiment d'infanterie prit possession des limites du bois de Ransart. En arrière, il était appuyé par le bataillon de fusiliers du 28e régiment. Le deuxième régiment de ce bataillon était couvert par l'Abbaye de Soleilmont.

Le deuxième bataillon de Landwehr westphalienne était proche de Gilly. Quatre pièces de canon furent placées sur une éminence du sol sise à droite des fusiliers du 1er régiment. Deux autres reçurent pour emplacement un point sis entre ces pièces et la chaussée de Fleurus.

Furent postés en réserve sur la route de Lambusart un bataillon tiré du régiment n° 28 et du régiment n° 1 de Prusse Orientale. Ils occupaient l'espace situé entre le chêne de Vescourt et Rondchamp.

En même temps que ces dispositions étaient prises, Zieten déplaçait la division Jagow de Fleurus vers Lambusart. Derrière, il rassemblait son corps d'armée : il rapprochait la division Henckel, qui quittait Moustier-sur-Sambre. La division Steinmetz évacuait Binche et Fontaine-l'Évêque et recevait ordre de se masser derrière Fleurus.
Cette division, au moment où von Pirch II prenait ces dispositions, passait entre Gosselies et Frasnes, Reille n'étant pas encore assez avancé à ce moment pour l'arrêter : celui-ci devait se trouver entre Marchienne-au-Pont et Jumet.

Vers deux heures de l'après-midi, Napoléon avait alors sous la main, sur la rive gauche de la Sambre, le 2e corps (Reille), la Jeune Garde, la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, le corps de Pajol, le corps d'Exelmans, et ce qui était passé du corps de Vandamme.

Une heure après, presque toute l'armée de Napoléon, sauf le 4e corps, devait être à Charleroi ou près de Marchienne.

A trois heures et demie, un ordre daté du 15, en avant de Charleroi fut expédié à Gérard :

« *Monsieur le Comte Gérard,*
L'Empereur me charge de vous donner l'ordre de vous diriger avec votre corps d'armée sur Châtelet où vous passerez la Sambre et vous vous porterez en avant en suivant la route de Fleurus, direction que l'Empereur fait prendre en ce moment à une partie de l'armée dans l'objet d'attaquer un corps ennemi qui s'y est arrêté en tête du bois de Lambusart.
Si ce corps tenait encore après que vous aurez passé la Sambre, vous l'attaquerez également. Rendez-moi compte de vos dispositions et informez-moi si la 14e division de cavalerie est à votre suite. Dans ce cas, vous la feriez aussi avancer. »

Napoléon était revenu personnellement à Gilly. Il se tint devant le plateau commandé par le feu de l'artillerie prussienne. Il était impatient d'entendre le bruit de la bataille et notamment le canon du 4e corps (Gérard).

Il avait également à s'étonner du silence de Grouchy et de Vandamme.

La sortie de Gilly était périlleuse. La route formant issue était exposée au feu de l'artillerie prussienne. Le général Ameil et le 5e Hussards y furent salués par une bordée de coups de fusil et de canon. Les français n'avancèrent dans Gilly qu'avec précaution.

La route que suivaient les troupes françaises dans Gilly était bordée sur toute sa longueur d'une ligne ininterrompue de maisons, formant un défilé dangereux pour la cavalerie. Une compagnie de sapeurs accourut et crénela les maisons. On y plaçait de l'infanterie au fur et à mesure qu'ils débouchaient.

On redoutait un effort de reprise de Gilly par les prussiens, alors qu'en ce moment l'artillerie et l'infanterie débouchaient par le pont de Charleroi.

Von Pirch II avait évacué Gilly et pris position au delà du ruisseau de Grand Bleu au moment où les français franchissaient la Sambre à Charleroi.

L'Empereur, étonné du silence qui régnait du côté de Gilly, était donc revenu en cette localité. Grouchy et Vandamme délibéraient sans doute encore sur les moyens d'attaque. Peu auparavant, Vandamme, sans conférer avec le Maréchal Grouchy et sans se préoccuper des

préparatifs de ce dernier, avait attaqué de front et avait été repoussé. Il fallait attendre que le corps entier eût parachevé le mouvement.

Le colonel Biot s'exprime ainsi à propos de l'attitude de Gérard en ce moment :
« … *Mais la désertion de Bourmont, son chef d'état-major, qui avait pris connaissance des ordres donnés, fit craindre au général Gérard que l'ennemi ne lui tendît un piège. Il se décida donc à conserver sa position et à envoyer prévenir l'Empereur des motifs qui l'empêchaient de se porter en avant.*
L'officier chargé de cette mission trouva Napoléon debout devant le plateau, impatient d'entendre le canon du 4e corps… »

Vers six heures, les prussiens furent alors attaqués.

Trois colonnes d'infanterie françaises se mirent en marche : l'une sur le bois de Trichève et l'Abbaye de Soleilmont, l'autre contre le centre prussien en suivant la chaussée de Lambusart, la troisième contre la gauche ennemie en tournant Gilly.

Les Dragons d'Exelmans, dans le but d'inquiéter la gauche prussienne, en arrière, se dirigèrent sur Châtelineau. Les contingents de la cavalerie de Pajol avancèrent par la chaussée de Fleurus à la gauche des colonnes de Vandamme.

Les français avaient seize pièces de canon en batterie.
L'attaque commença près de la ferme de Grand-Trieu.

La 3e batterie prussienne répondit d'abord avec succès. Mais l'artillerie française, prenant le dessus, vint à causer de grands dégâts. Les troupes prussiennes étaient déjà engagées lorsque le général Zieten donna à von Pirsch II l'ordre de battre en retraite vers Lambusart.

L'approche de Gérard à Châtelet était sans doute signalée à von Pirch II.
Le bataillon prussien exposé près du bois de Trichève y pénétra. Charras estime les troupes françaises lancées en ce moment contre von Pirch II à 44.000 hommes.

Les deux bataillons prussiens qui se trouvaient à la gauche du précédent se formèrent en carré. L'un fut sabré, l'autre vigoureusement attaqué alors qu'il tentait de gagner le bois de Rondchamp. Les trois bataillons de réserve étaient en route pour Lambusart.

Le colonel de Molsky, à la tête des Dragons de Prusse Orientale, était accouru au devant des français. Le bataillon de fusiliers du 28e régiment avait commencé son mouvement pour se retirer dans le bois sis à gauche de Rondchamp, mais il ne put achever son mouvement. Assailli par la cavalerie française, il perdit les deux tiers de ses hommes sous les coups des Dragons de la Garde Impériale, et plus particulièrement de l'escadron du 15 régiment.

Le bataillon de fusiliers du 1er régiment, qui se trouvait à cinq cents pas de la lisière d'un bois, fut chargé dans la plaine par des Lanciers. Une compagnie de ce bataillon, qui tenait la lisière, fut aussi attaquée par la cavalerie française.

C'est à cette dernière phase de lutte que se rattache le sort héroïque du général Letort.

Cette mort est sans doute imputable aux circonstances générales de la guerre, et surtout à Napoléon, qui lui ordonna de charger à la tête de ses quatre escadrons de service et d'un escadron du 15e régiment de Dragons (division Strolz).

C'était peu avant l'apparition de Vandamme sur les lieux du combat. Un bataillon de troupes de Bergh, formé en carré à la lisière d'un bois, avait repoussé deux charges d'un régiment de chasseurs à cheval de la Garde.

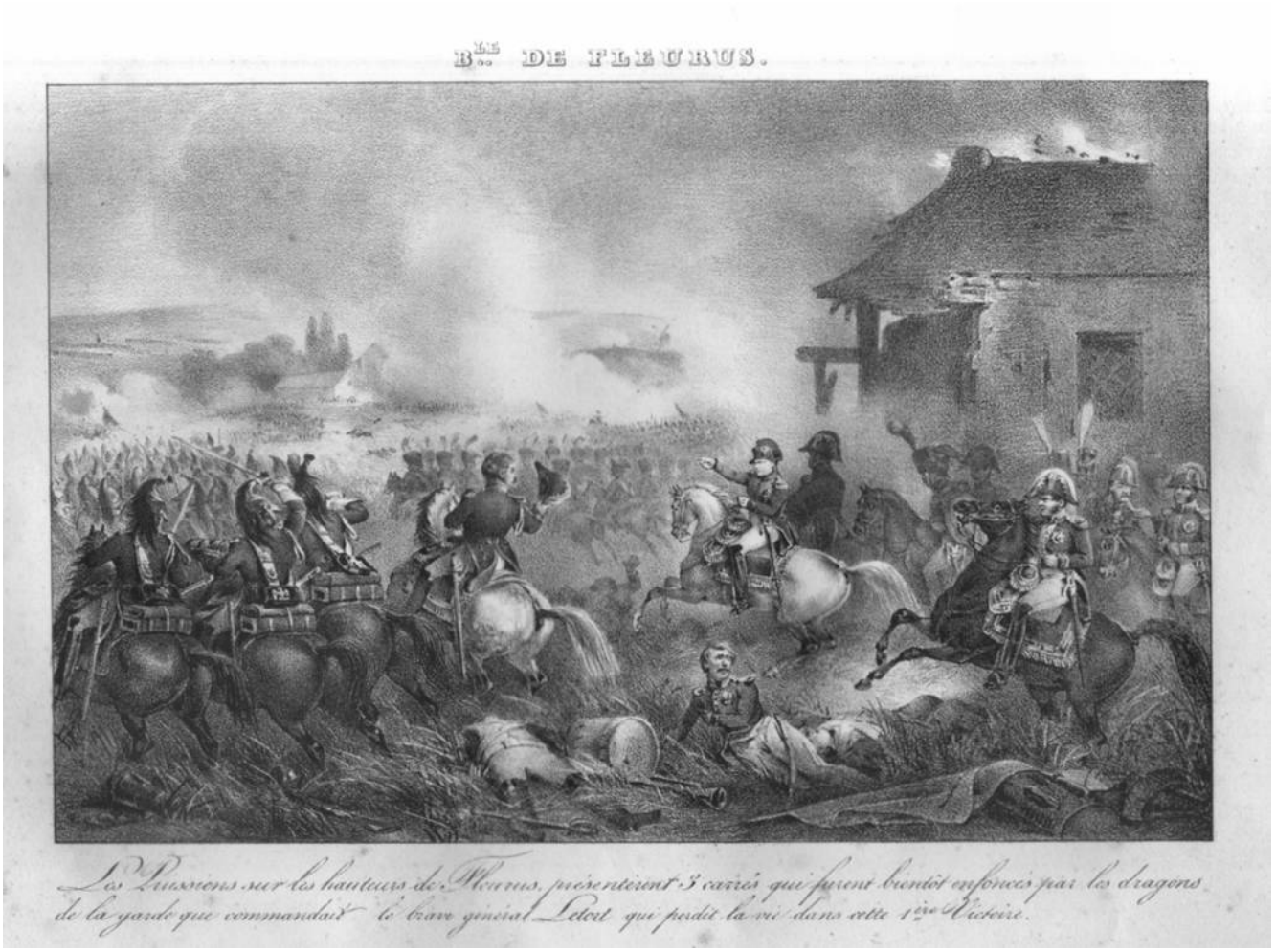
Napoléon s'impatienta de cette résistance et dit à Letort : « *Il faut que ce soit vous qui me balayiez cette canaille !* ». Letort fait un détour, charge et enfonce le bataillon. Celui-ci tente de se reformer. Mais Letort le disperse chaque fois. Les débris reculent jusqu'à la lisière du bois appelé « Bois des Masuirs ». Là, ils tentent un dernier effort en se défendant avec une grande énergie. Ils ne cèdent qu'écrasés par la cavalerie française.

Reconnaissant, dans les uniformes blancs des restes du bataillon prussien, que celui-ci avait appartenu au Grand-Duché de Berg, Letort s'avança seul.

Il voulait leur faire déposer les armes. C'est alors qu'il fut frappé d'une balle au bas-ventre. L'emplacement exact de cet épisode n'est pas encore déterminé avec précision.

Les charges commandées par Letort eurent comme suite l'enlèvement de cinq pièces de canon prussiens.

Le général Letort blessé à Soleilmont



… Mort à Charleroy

Le général Letort fut transporté chez Monsieur le Notaire Delbruyère, quai de Sambre à Charleroi. Il vivait encore. Il expira le lendemain ou le surlendemain.

Zieten avait expédié les Dragons brandebourgeois pour soutenir la brigade de von Pirch II. Leur intervention fut surtout efficiente pendant l'action contre la cavalerie française. Néanmoins, celle-ci eut le dessus finalement. Les cinq bataillons de la brigade de von Pirch II gagnèrent Lambusart. Le 28e bataillon de Berg, posté à Soleilmont, rejoignit le gros de ses troupes à Lambusart.

Le général Zieten avait l'intention d'atteindre Fleurus ainsi qu'il a été signalé antérieurement. Il se retira sur Lambusart, von Pirch II couvrant son flanc gauche avec le premier bataillon du 1er régiment. Les tirailleurs du deuxième bataillon de ce même régiment couvrirent sa gauche.

C’est derrière le bois de Fleurus que la deuxième brigade rencontra les Dragons du Brandeburg dont il a été question plus haut. Ceux-ci eurent plusieurs contacts avec la cavalerie française.

Von Pirch II parvint derrière Lambusart. Tous les bataillons détachés du 1er régiment de Prusse Orientale avaient été rappelés et avaient rejoint le gros de leurs effectifs.

Surgis lors de la poussée des prussiens vers Lambusart, les cavaliers furent vigoureusement pris à partie par les Dragons d’Exelmans, surtout au moment où ils s’engagèrent sur le chemin du bois. Les prussiens étaient terrifiés. Beaucoup d’entre eux mirent bas les armes. Un Dragon français, du nom de Pissi, ramena quatre-vingt-sept soldats à lui tout seul.

A Lambusart, von Pirch II trouva deux bataillons de la 3e brigade. D’autre part, le général de Roeder s’était avancé jusqu’à Lambusart avec deux régiments de cavalerie de réserve et la 2e batterie à cheval.

A ce moment, la cavalerie française prit position et ouvrit le feu avec trois batteries d’artillerie à cheval.

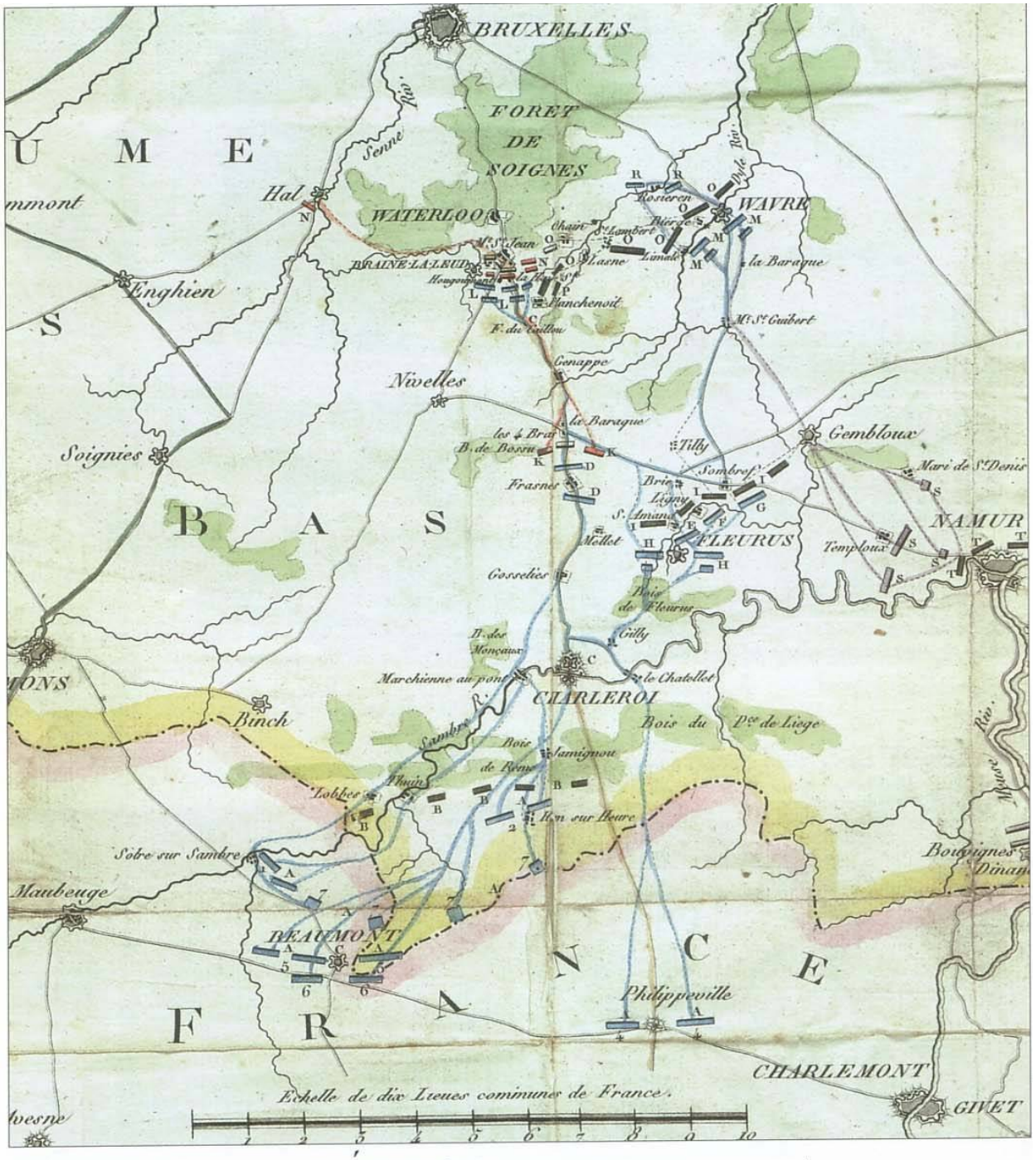
Cette canonnade mit fin aux opérations commencées contre la position de Gilly. Les habitants de Châtelineau et de Pironchamps furent réquisitionnés aux fins de transporter les blessés à la houillère Sainte Pauline. C’était le seul bâtiment sis à proximité. Il fut transformé en hôpital. Mais les blessés relevés dans la campagne des Grands-Trieux étaient tellement nombreux qu’il était impossible de les hospitaliser là-bas.

Beaucoup furent portés dans des maisons de Châtelineau et de Pironchamps. Sur les lieux du dernier carré, il y avait deux cents cadavres. C’est le chiffre indiqué par Kaisin qui interrogea des vieillards, témoins dans leur jeunesse des événements.

Kaisin relate aussi qu’un major de l’infanterie allemande avait gravi le monticule recouvrant une ancienne fosse à charbon dans le but de mieux apercevoir l’ennemi. Le puits était muni d’un moyen de couverture fragile. Le fils de l’officier, simple soldat, assista à l’accident et demeura là, pleurant sur les bords de la fosse qui avait englouti son père.

Cet incident se produisit à environ soixante mètres de l’actuelle fosse n° 8 de la société de charbonnage « Le Gouffre ».

PLAN DE BATAILLE 1815



Le premier ballon captif militaire : l'Entreprenant à Fleurus le 26 juin 1794

Le ballon l'Entreprenant dit : **de Fleurus** en 1794

Savants et militaires comprennent rapidement qu'un ballon captif peut être un excellent observatoire des champs de bataille.

Le 2 avril 1794, une compagnie d'aérostiers est créée sous les ordres de Jean-Marie Coutelle.

Le 2 juin 1794, "l'Entreprenant" ascensionne au-dessus de Maubeuge assiégée par les autrichiens.

Le 26 juin 1794, les aérostiers contribuent en partie à la victoire de Fleurus en renseignant l'état-major du général Jourdan sur l'emplacement des troupes adverses. Il venait de Marchiennes au Pont par Jumet. Une version nous signale qu'il ne voulait pas du ballon !

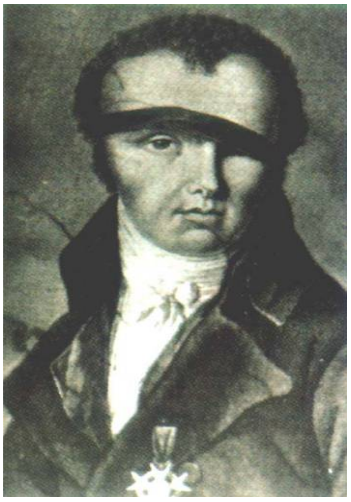
Coutelle Jean-Marie-Joseph

Il naquit au Mans en 1748. A la suite d'expériences faites par Guyton de Morveau, le Comité de salut public décida d'employer des aérostats lors d'opérations militaires. Coutelle, qui avait aidé Guyton de Morveau dans ses travaux, fut chargé par le gouvernement de mettre le projet à exécution. Le 2 avril 1794, il fut nommé capitaine commandant la compagnie d'aérostiers militaires que l'on venait de former au château de Meudon, lieu de fabrication des ballons destinés aux armées de la République.

A Maubeuge, pendant le siège de cette place, Coutelle passa des heures entières en observations, notant les moindres mouvements de l'ennemi.
A Fleurus, le 26 juin 1794, *l'Entreprenant* (c'était le nom de l'aérostat de Coutelle) observa pendant huit heures l'armée ennemie. Coutelle et l'officier d'état-major qui l'accompagnait dévoilaient au général Jourdan chaque mouvement de l'ennemi. "*Certainement*, dit le capitaine lui-même, *ce n'est pas l'aérostat qui nous a fait gagner la bataille ; cependant, je dois dire qu'il gênait beaucoup les Autrichiens qui croyaient ne pouvoir faire un pas sans être aperçus, et que, de notre côté, l'armée voyait avec plaisir cette arme inconnue qui lui donnait confiance et gaieté*".
A la suite de cette victoire, Coutelle accompagna le général Bonaparte en Égypte, où l'on ne manqua pas d'utiliser l'aérostation, mais le matériel fut détruit à la bataille d'Aboukir (1799).
De retour en France, il devint colonel, puis inspecteur aux revues.
Il mourut dans sa ville natale en 1835.

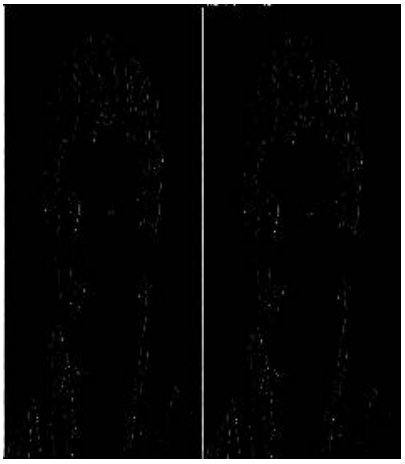
D'après l'édition originale de l'Album du Centenaire : Grands hommes et grands faits de la Révolution française (1789-1804), Paris, Combet & Cie Éditeurs, 1889.

Nicolas Jacques Conté



Inventeur, peintre et aéronaute, originaire de Normandie, Nicolas Jacques Conté (1755/1805) suit à Paris les cours du peintre Greuze et ceux du physicien Charles. En avril 1794, il invente le crayon artificiel. Le Comité de Salut Public le choisit avec Coutelle pour mettre sur pied une aérostation militaire d'observation à Meudon. Il perd l'œil gauche lors d'une explosion au cours d'une expérience. En 1796, il propose un système de télégraphie optique pour correspondre avec les ballons.

Charles Jacques Alexandre César



Charles Jacques Alexandre César, né en 1746, mort en 1823

Mathématicien et physicien français, chercheur et inventeur fécond. En 1783, Charles utilise le premier de l'hydrogène pour gonfler les ballons.

Avec les frères Robert, il construit un ballon qui, lâché des Tuileries, ira atterrir près de Gonesse.

Le 1er décembre 1783, il part avec Nicolas Robert des Tuileries , se pose une première fois près de Nesles et repart seul, atteignant une altitude d'environ trois mille mètres.

Élu en 1785 à l'Académie des sciences, il est ensuite nommé professeur de physique au Conservatoire des arts et métiers.
(extrait de l'Encyclopaedia Universalis)

Pilâtre de Rozier

Jean-François Pilâtre de Rozier naquit à Metz le 30 Mars 1757. Après avoir été élève en médecine à l'hôpital de cette ville puis étudiant en pharmacie, il s'adonna à l'étude de la chimie et de la physique, il devint intendant des cabinets de physique, de chimie et d'histoire naturelle de Monsieur, frère du Roi.

Vers la fin de l'année 1781, Pilâtre de Rozier fonda, avec le concours de quelques grands seigneurs de la cour, un musée des sciences. Il se livra à l'étude des gaz.

Quand Etienne de Montgolfier arriva à Paris, le jeune physicien lui offrit ses services.

Il contribua à la confection d'un nouveau ballon qui fut construit rue de Montreuil avec le concours de la manufacture Réveillon d'où il s'éleva et qui s'assura une énorme publicité en fournissant un papier collé sur une trame de toile pour en constituer l'enveloppe...

Le mercredi 15 octobre 1783, dans les jardins de la rue de Montreuil, Pilâtre de Rozier opéra le gonflement de la montgolfière et montant dans la galerie circulaire attachée au ballon, il se fit élever à l'état captif jusqu'à l'extrémité des cordes qui avaient environ 25 mètres de longueur.

Le vendredi 17 on répéta les mêmes expériences devant une foule nombreuses. Le ballon s'éleva cette fois jusqu'à une hauteur de 108 mètres.

Le 21 novembre 1783, après un premier déchirement du ballon et une réparation de fortune, ils s'élevèrent dans les airs depuis le jardin de la Muette. Ils passèrent aux Invalides.
Un courant aérien les détourna vers les jardins du Luxembourg puis vers la butte aux Cailles (actuellement dans le XIIIe arrondissement) où ils atterrirent.

Il y eut encore de nombreux essais qui s'avérèrent infructueux.

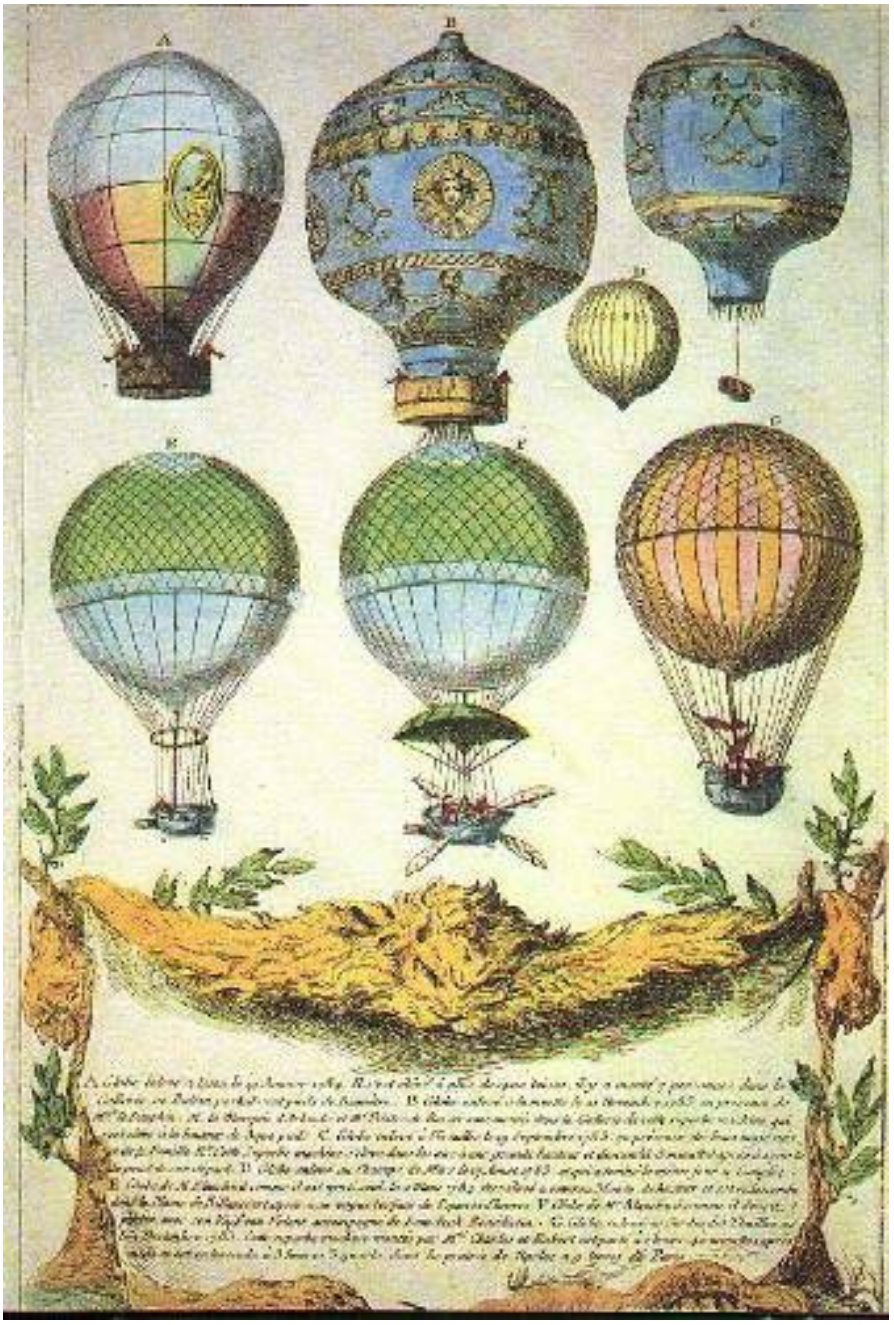
Pilâtre de Rozier n'abandonna pas et le 16 juin 1785 vers les 7 heures du matin, s'embarqua sur la montgolfière accompagné d'un jeune physicien nommé Romain. Quelques minutes après, ils se retrouvèrent sur la mer mais un violent vent d'Ouest les ramena vers la côte.
Des mouvements d'alarme apparurent sur la nacelle et une flamme violette brûla la montgolfière.
Ils furent précipités sur la terre et tombèrent à Wimile, en face de la Tour de Croy non loin de Boulogne.

On les retrouva morts, les corps fracassés dans leur nacelle.

Toujours est-il que Pilâtre de Rozier fut le premier grand aéronaute et un des plus courageux. Il fut un personnage déterminant dans le progrès de la conquête du ciel.

Extrait de la biographie réalisée par Jean-François Gérault, documentaliste au collège Pilâtre de Rozier.

Les ballons



I : le contexte

Le développement des idées philosophique en Europe, et principalement en France, puissance majeure de l'époque et dont la langue a le caractère international aujourd'hui dévolu à l'anglais, le foisonnement des découvertes scientifiques de toute sorte, le déclin de l'emprise des églises chrétiennes sur la société amènent le début de la "religion du progrès", qui s'épanouira au XIXème siècle, et dont le XXème siècle dépassera parfois les attentes... tout en en montrant les limites, les défauts et les échecs.

On remarque que, si l'art de la navigation a pu se développer empiriquement au cours des siècles et au hasard des rivages, l'histoire de l'aviation est indissolublement liée aux progrès mêmes de la science; pour imiter ce que les oiseaux font en se jouant, l'homme est obligé d'en appeler aux ressources les plus abstraites de son génie.

Léonard de Vinci, le premier, étudie scientifiquement le problème. Ses dessins le montrent : il a pressenti l'hélicoptère, le parachute. On a même dit qu'il aurait essayé un planeur en vraie grandeur. Au XVIe siècle, l'Anglais Bate introduit en Europe la mode chinoise du cerf-volant. Plusieurs malchanceux poursuivent le rêve d'Icare. Besnier, serrurier au Mans aurait réussi à voler en 1673, et en 1742, le marquis de Bacqueville aurait parcouru et volé au-dessus de la Seine, à Paris.
Mais c'est la découverte de l'aérostat par les frères Joseph et Étienne Montgolfier (papetiers) qui suscite un extraordinaire engouement pour les «globes»

II: 1783, an 1 de la conquête de l'espace

Joseph et Jacques Montgolfier appartenaient à une famille de papetiers d'Annonay, près de Lyon. En voyant une chemise se gonfler au-dessus d'un feu où elle séchait, ils eurent l'idée de réaliser des ballons en papier. Ils réalisèrent le 4 avril 1783 la première ascension publique, dans leur ville, d'un ballon inhabité, qui voyagea sur près de 2 km et s'éleva à 2000 m environ.

Ce ballon était fait de tissu recouvert de papier traité à l'alun, et les bandes qui le formaient étaient réunies par 2000 boutons !

Le 6 juin 1783, une nouvelle expérience déclencha l'intérêt du public, car largement reprise dans la presse.

Au même moment, comme c'est souvent le cas dans les grandes inventions, un autre français, le physicien Jacques Charles, travaillait à la réalisation du premier ballon à hydrogène obtenu par la dissolution de la limaille de fer dans l'acide vitriolique. Cette invention était évidemment plus "scientifique", plus efficace (l'hydrogène étant le plus léger des gaz) et moins dangereuse que celle des frères Montgolfier. Mais le premier ballon de Charles (en soie caoutchoutée) ne vola, inhabité lui aussi, que 3 semaines après celui des Montgolfier.

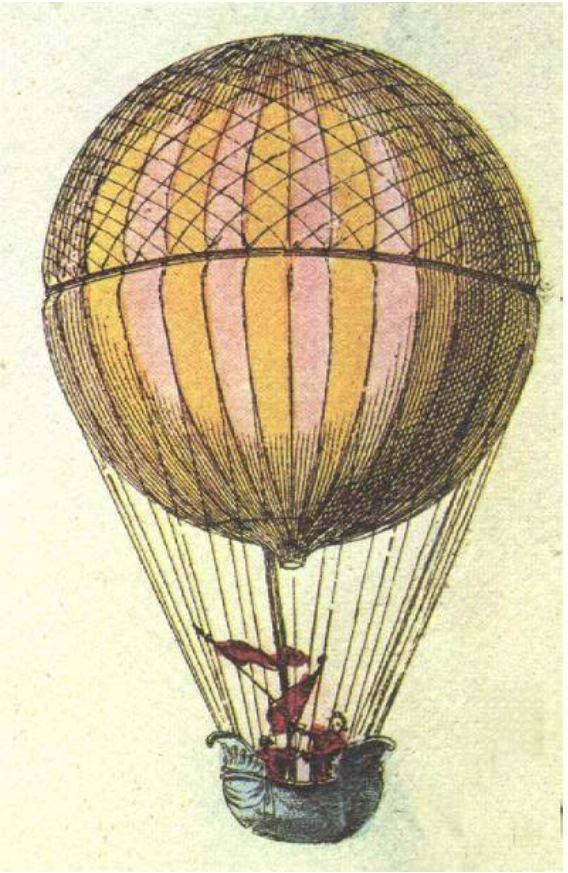
Les expériences, dès cet été 1783, se multiplièrent en effet. Une ascension du ballon de Charles eut lieu au Champ de Mars à Paris le 27 Août, devant une foule importante (6000 personnes avaient payé leur place). Un cordon de gardes protégeait MM Robert, Charles et de Montgolfier. Le ballon, de douze pieds de diamètre, s'éleva rapidement et vint atterrir à Gonesse, non sans soubresauts, après 3/4 d'heure de vol.

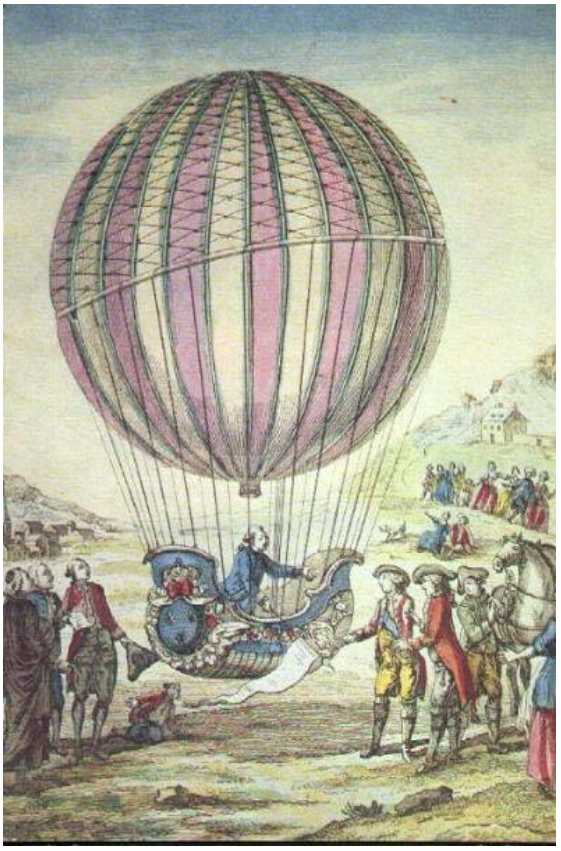
A Versailles, le 19 septembre, devant le roi et la cour, Montgolfier fait élever une sphère de 40000 pieds cube, réalisant ainsi le premier vol habité de l'histoire de l'humanité. En effet la nacelle contenait un mouton, un coq et un canard, qui ne souffrirent pas trop de leur expérience.

"Le mouton mangeait tranquillement, mais le canard et le coq étaient tapis dans un coin et... étaient au moins très étonnés"

Mais le 21 novembre 1783, au château de la Muette, à Paris, Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes effectuent la première ascension à bord d'un ballon à air chaud conçu par les frères Montgolfier.

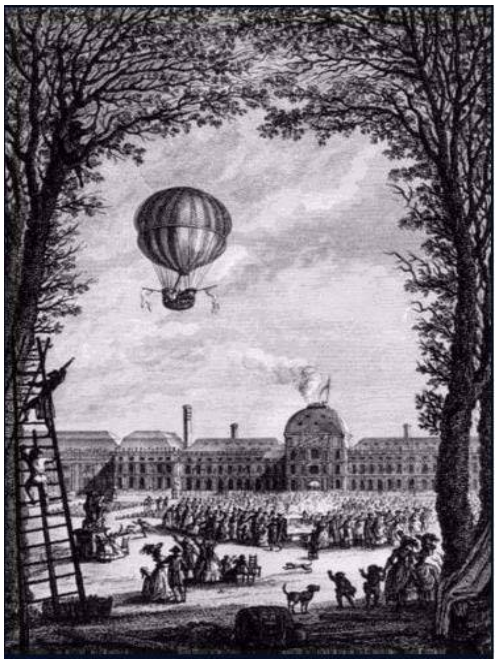
Ce ballon, parti du Château de la Muette (bois de Boulogne), survola Paris au-dessus des Invalides et de l'Ecole Militaire et, après 25 minutes de vol, atterrit à environ 8 kilomètres plus loin.





Les panaches eux-mêmes donnent de la scène du décollage une vision fort précise : on aperçoit le cercle de tonneaux servant à produire l'hydrogène, les deux aéronautes qui agitent leurs drapeaux, et, au-dessus d'eux, les nuages, la lune et les étoiles.

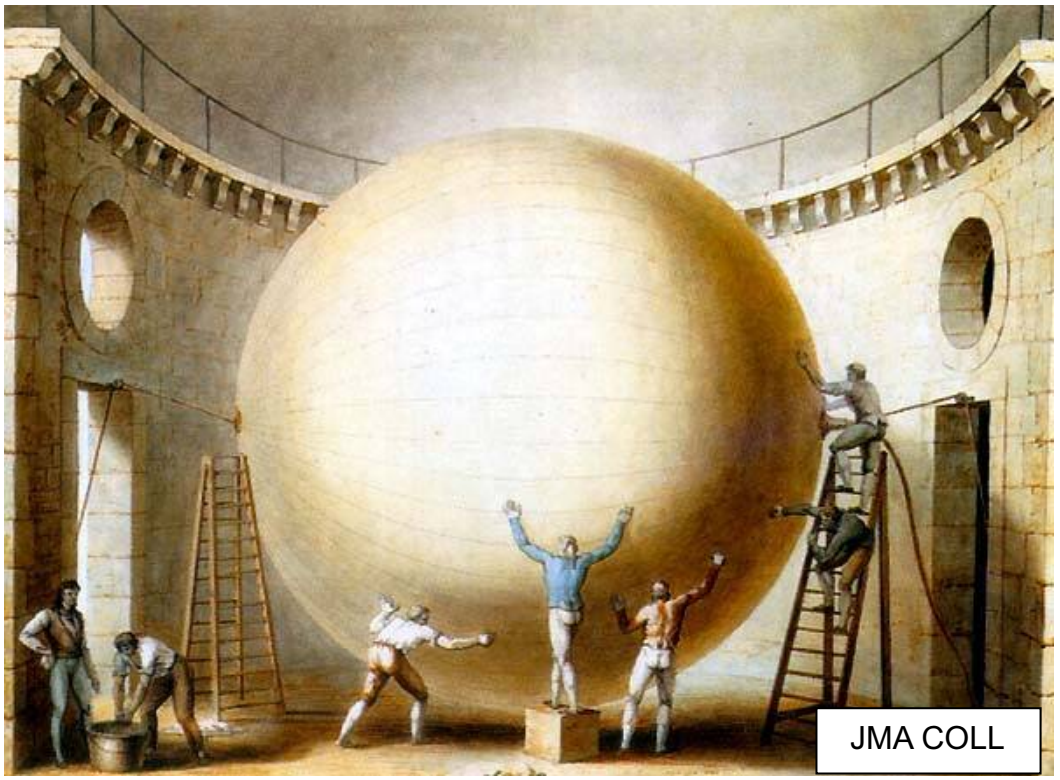
III : l'ascension de Charles et Robert



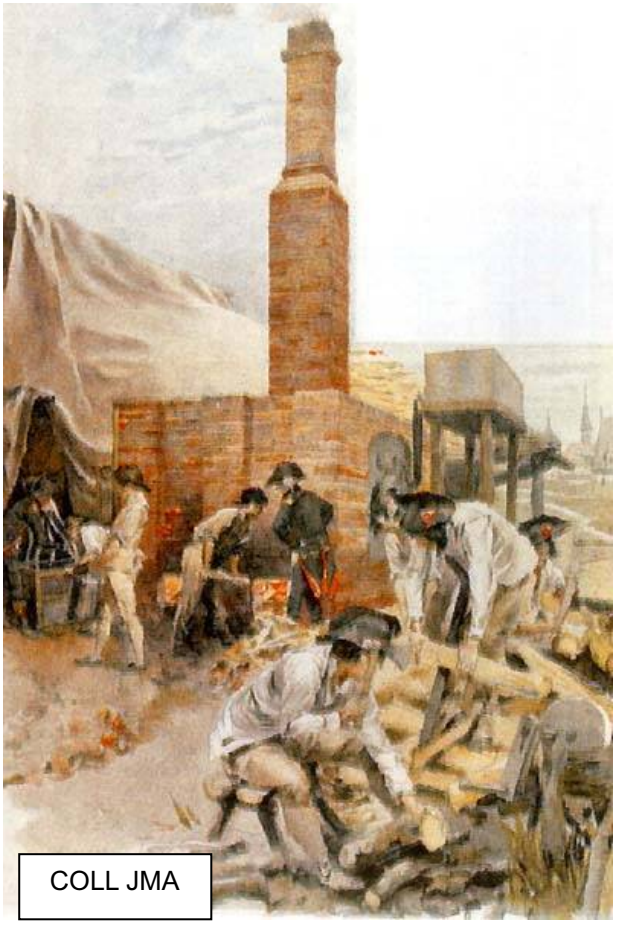
Beaucoup plus de publicité fut donnée au vol suivant, réalisé à partir des Tuileries le 1er décembre 1783, avec à bord de la nacelle le célèbre physicien J.A.C.Charles et l'un des frères Robert, **Nicolas (1761-1828),** inventeur d'une machine à papier.
Ce ballon, toujours mû par l'hydrogène, avait un globe en toile recouverte de gomme afin d'améliorer l'étanchéité, et une soupape permettait de réguler la hauteur de l'appareil.

ici, une toile de Jouy reprenant les épisodes du ballon
de Gonesse et du ballon de Charles et Robert

Devant une foule considérable (certains parlent de 300 à 400 000 personnes), le ballon s'éleva à deux mille pieds, vola pendant deux heures, et atterrit à Nesle, dans l'Oise, à près de 40 kilomètres.
1785, décès accidentel de Blanchard, l'enthousiasme pour les ballons enflamme les populations de toutes les classes sociales.



Pour l'instruction des élèves aérostiers de Meudon, Conté a composé une série d'aquarelles expliquant la construction et l'utilisation des ballons militaires. Deux des aquarelles.



Un four, de la limaille de fer, de l'eau et le feu pour la fabrication de l'hydrogène

Les aérostiers de Coutelle

Les aérostiers participent aux opérations militaires en Autriche et en Italie. Cependant, le transport difficile des aérostats et la construction de leur four à hydrogène s'accommodent mal de la guerre de mouvements que mènent les généraux français. Finalement, par décret du 18 février 1799, les aérostiers sont licenciés et l'école de Meudon est fermée.

D'après l'édition originale de l'Album du Centenaire :
Grands hommes et grands faits de la Révolution française (1789-1804), Paris, Combet & Cie Éditeurs, 1889.

Les femmes et les ballons.

Les femmes elles-mêmes s'en emparent, relate Rivarol :
"dans tous nos cercles, dans tous nos soupers, aux toilettes de nos jolies femmes, il n'est question que d'expérience, d'air atmosphérique, de gaz inflammable, de chars volants, de voyages aériens."

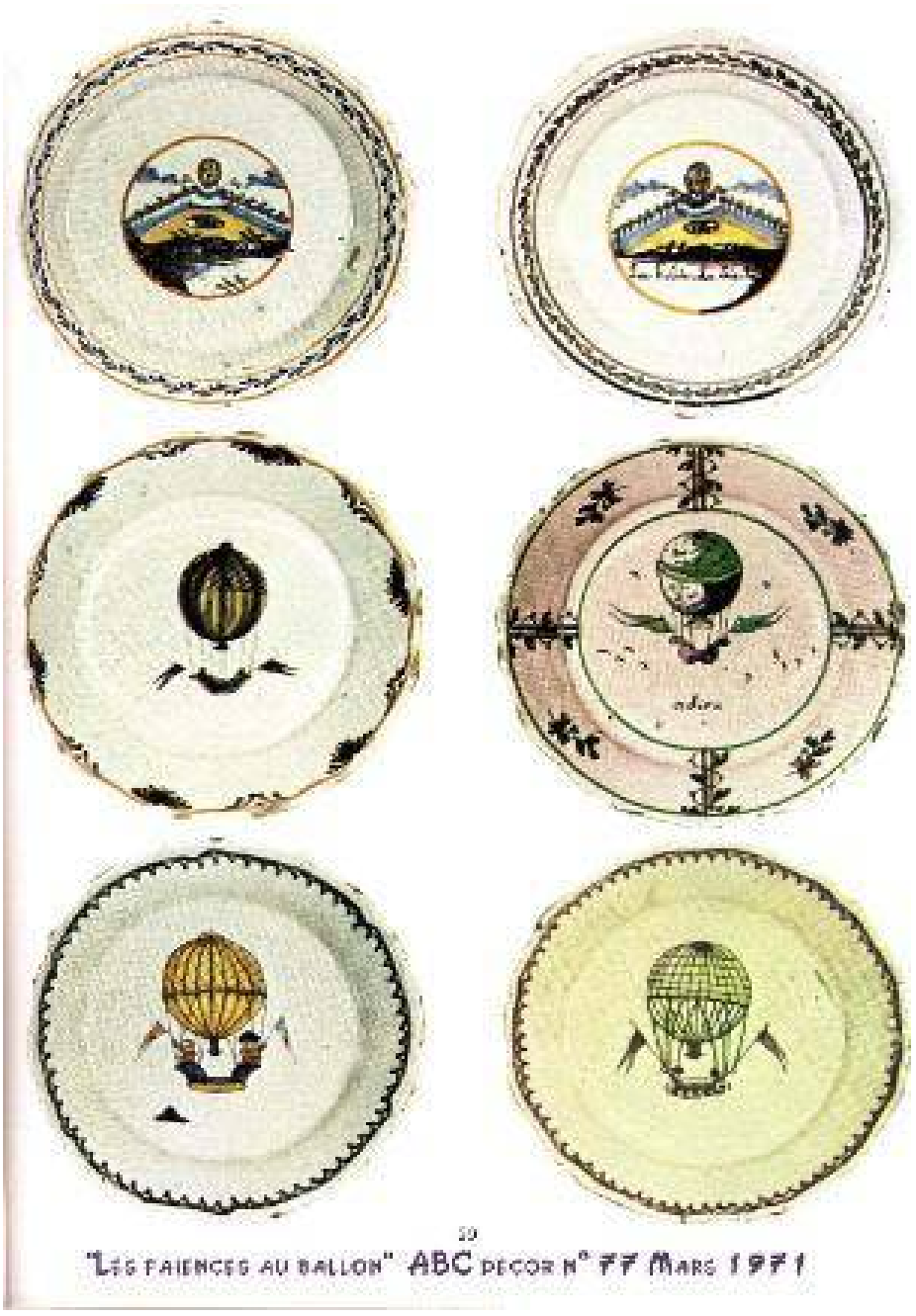
« Chacun veut un objet illustré d'un ballon ».

Les éventaillistes, en toute hâte, font préparer des éventails avec ces appareils. Des feuilles pour tous les goûts et pour toutes les bourses sont composées. Dans l'urgence, souvent le peintre ajoute rapidement un ballon dans le ciel d'une scène galante !

La "rampe de lancement" était constituée de tonneaux contenant le mélange donnant naissance à l'hydrogène qui emplissait l'enveloppe du ballon; gardé par la troupe.

Ces différents détails sont visibles, quelque peu simplifiés, il est vrai sur les différentes représentations de cet éventail.

La bourgeoisie aisée et la noblesse veulent donc des éventails, des gravures, des boîtes, même des meubles ou des couverts décorés de ballons.
Les milieux plus populaires se contentent de faïences (Nevers surtout, mais aussi Moustiers ou autres fabriques du Nord ou de l'Est).



L'ascension de Charles et Robert en décembre 1783 étant la plus célèbre, c'est elle qui fut la plus reproduite, et ceci pendant quelques années.
Cependant l'engouement faiblit assez vite, ces objets semblent dater de 1784 à 1786

Extrait du site http://perso.wanadoo.fr/eventail/pandetail.htm pour l'éventail et la porcelaine.

Table des matières

Le souvenir NAPOLEONIEN A FLEURUS 3

Le monument aux trois victoires françaises de Fleurus 4

Remerciements 5

Les batailles de Fleurus. 6

1. Au Moyen-Age.

2. Le XVIéme siècle ? les guerres de religion.

3. Les guerres de Louis XIV. 7

4. La période autrichienne.

5. La révolution brabançonne.

Fleurus – 29 août 1622. 8

1622, Saint-Amand, deux plans d'époque. 9

La bataille de Fleurus du 29 août 1622. 11

La guerre de trente ans (1618-1648)

Les protagonistes de la bataille de Fleurus de 1622. 12

Camp catholique espagnol.

Camp protestant.

Relation, en vieux français,

de la bataille de Fleurus du 29 août 1622 par un témoin de l'époque. 13

Bataille de Fleurus de 1690, gravure du Maréchal de Luxembourg. 16

Introduction. 17

Louis XIV, gravure. 18

Bataille de Fleurus de 1690. 19

Gravure de Louis XIV et son règne de 72 ans 27

Ordre de bataille des troupes qui éstoient à la bataille de Fleurus, 28

L'intolérance religieuse sous Louis XIV, gravure. 29

Plan de la bataille de Fleurus, le 26 juin 1794. 30

Jourdan 1794, gravure. 31

Jourdan à Fleurus, gravure. 32

Le ballon de Fleurus, gravure. 32

Juin 1794, du Nord à Fleurus. 33

Droits de l'homme, gravure. 46

Gravure de Championnet, le vainqueur à Heppignies & plan de bataille. 1690-1794 47

Gravure de Napoléon 1er 48

Les cents jours 1815 49

Le 15 juin, plan croquis n°4. 52
Les combats de Châtelineau et de Gilly. 54
Gravure de l'abbaye de Soleilmont 54
Le général Letort blessé à Soleilmont…Mort à Charleroy, gravure. 61
Plan de bataille 1815. 63
Le premier ballon captif militaire : l'entreprenant à Fleurus. 64
Coutelle Jean-Marie-Joseph 65
Nicolas Jacques Conté 66
Charles Jacques Alexandre César 66
Pilâtre de Rozier 67
Les ballons, gravure 69
I. Le contexte
II.1783, an 1 de la conquête de l'espace 70
Gravure de deux ballons 71
III: l'ascension de Charles et Robert 72
Le four à hydrogène, et plan du ballon gravure. 73
Les aérostiers de Coutelle, gravure 74
Les femmes et les ballons, avec gravures 75
Gravures 76
Gravures 77
Table des matières 78
Notes : PS 79

Fin

Ps : Les documents présentés ne prennent en compte que la situation des journées lors des batailles sur la région de Fleurus. C'est un choix des organisateurs de l'exposition.
La bibliographie est volontairement écartée, par l'auteur du au faite que les textes ne sont que des extraits de documents présentés dans le cadre de l'exposition en juin 2003.

CERCLE D'HISTOIRE DES ENVIRONS DE FLEURUS, (C.H.E.F.) RUE DU BAS 107-109 .6220 HEPPIGNIES.